

**REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET PPOPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE**



**UNIVERSITE MOULOUD MAMMERI DE TIZI OUZ
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES.
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS**



Mémoire de Master

Option : langue et cultures francophones

SUJET :

***LA FEMME KABYLE FACE AUX INSTITUTIONS COLONIALES, ENTRE
EVOLUTIONS ET REGRESSIONS DANS LES CHEMINS QUI MONTENT DE
M. FERAOUN ET HISTOIRE DE MA VIE DE F. ATH MANSOUR***

PRESENTE PAR :

YACHIR SALEM

DIRIGE PAR :

DR KHATI ABDELLAZIZ

Membres du jury :

M. ALLALOU Mohamed (président)

M. KHATI Abdellaziz (rapporteur)

M. OUMEDDAH Boudjema (examineur)

2014-2015

REMERCIEMENTS :

Je tiens, en premier lieu, à remercier M. KHATI de m'avoir encadré dans la réalisation de ce travail, je le remercie également pour sa disponibilité et ses précieux conseils.

Je tiens aussi à remercier tous les enseignants du départements de français et tous les enseignants avec qui j'ai travaillé tout au long de mon cursus.

Je remercie également mes chers parents et toute ma famille pour leur soutien indéfectible.

DEDICACE :

Je dédie ce travail à la mémoire des mes grands-mères.

À mes chers parents pour leur soutien, leurs sacrifices et leurs présences pour me voir réussir dans mes études.

À mes frères : Moh, Krim et Malik et sœurs : Arzika, Djamila et Dahbia et leurs maris surtout Jouvou.

À mes chers neveux surtout Thanina, Sofiane et Titi.

À mes oncles et leurs enfants surtout Kader.

À mes tantes : Nana Horia et Nana Malika et leurs enfants.

À tous mes amis.

INTRODUCTION

La tradition orale kabyle, grâce à ses poètes de renoms tels Si Moh U Mhend et Youcef Oukaci, ainsi que d'autres hommes ou femmes méconnus, ont toujours représenté la société kabyle. Une société soumise à l'ordre colonial qui l'a plongée dans la misère, le mépris, le rejet et l'exclusion et qui a bouleversé son organisation sociale, politique et économique, et ce, au nom d'une mission « civilisatrice ».

C'est dans le sillage de ces poètes que naît dans les années cinquante la littérature algérienne d'expression française proprement dite. D'après Roland Barthes : *« c'est sous la pression de l'histoire et de la tradition que s'établissent les écritures possible d'un écrivain donné »*¹.

Pour Charles Bonn : *« l'écrivain issu de ces sociétés avait donc un rôle tout trouvé : celui de témoin, dont l'origine comme la dimension semi-autobiographique de son récit garantiraient l'authenticité de la parole »*². Témoin d'une société riche en savoir traditionnel oral, fier et fortement attaché à la liberté dont Albert Camus disait : *« Et si nous avons un devoir en ce pays, il est de permettre à l'une des populations les plus fières et les plus humaines au monde de rester fidèles à elle-même et à son destin »*³.

Telle est la mission que ces écrivains issus des écoles françaises se sont assignée. Cette mission est explicitée par Roland Barthes qui reflète ces hommes et femmes écrivains algériens : *« l'expansion des faits politiques et sociaux dans le champ de conscience des lettres a produit un type nouveau de description, située à la mi-chemin entre le militant et l'écrivain, tirant du premier une image de l'homme idéal engagé, et*

¹ Barthes, Roland, *le degré Zéro de l'écriture*, Ed. le Seuil, Paris, 1953, P19.

² BONN, Charles, GARNIER, Xavier & LECARME, Jacques (Dir.) *Littérature francophone 1. Le roman*. Paris, Hatier/AUPELF-UREF, 1997, P

³ Camus, Albert, *Misères de Kabylie*, Ed. Zirem, Bejaïa, 2005(version électronique) P115.

du second l'idée que l'œuvre écrite est un acte »⁴. Parmi ces écrivains, on peut citer Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Kateb Yacine et Mouloud Feraoun.

Ce dernier, avec son premier roman essentiellement autobiographique *Le fils du pauvre*, et toute sa production romanesque a montré et démontré qu'il existe une culture algérienne, jetant le discrédit sur la mission « civilisatrice » du colonialisme français, et ce, avec un style réaliste et simple, et une imagination et une inspiration épuisé des histoires d'enfant racontés par sa tante.

D'après Christiane Achour : « Mouloud Feraoun est à la fois un élève modèle, un enseignant de référence et un écrivain réaliste classicisé »⁵. En effet, Mouloud Feraoun « décrit aussi les petites choses de l'être humain telles que la haine, la jalousie, l'envie mais aussi ces grandeurs à travers le partage, la solidarité et la générosité qui animent la vie quotidienne au village malgré la guerre et les affres de l'injustice coloniale »⁶, c'est-à-dire la réalité de la société avec ses bonnes et mauvaises faces, mais aussi, Feraoun procède aussi à la façon d'un auteur engagé pour la cause de la femme : « il fait une belle place pour les femmes qu'il regarde avec commisération et sympathie pour la dignité qu'elles savent préserver dans une vie quotidienne laborieuse et dure, mais avec un regard critique aigu quand il évoque les calculs et les manigances ».⁷ Notamment dans *Les Chemins qui montent*, roman qui fait partie de notre corpus d'étude.

S'agissant de l'écriture féminine de cette époque, il y a l'émouvante histoire autobiographique de Fadhma At Mansour-Amrouche intitulée *Histoire de ma vie*. Dans ce roman l'auteure décrit combien sont drastiques les coutumes kabyles qui la renie et rejette parce qu'elle est née d'une union hors mariage, mais, elle parle aussi et surtout, du combat de la femme dans sa vie quotidienne et des lots de misère et de soumission qui sont les siens.

⁴ Barthes, Roland, *le degré Zéro de l'écriture*, Ed. Le Seuil, Paris, 1953, P19.

⁵ Achour Christiane, Mouloud Feraoun, l'écriture émancipée du journal sur <http://max-marchand-mouloud-feraoun.fr/mouloud-feraoun-l-ecriture-emancipee-du-journal> consulté le 07/01/2015

⁶ Mouloud Feraoun, une vie, une œuvre, un destin peintre par les mots in Elwatan du 17/03/2012.

⁷ Michelle kelle, N°55-56 d'Algérie-littérature/action

« *La bâtarde rejetée par une société close, impitoyable, se bat, jour après jour, pour sa dignité* »⁸ écrivait Vincent Monteil. L’auteure décrit le courage et le sens du sacrifice des femmes face aux problèmes et les difficultés de la vie avec dévouement pour leurs hommes et enfants, et leur attachement à la terre, langue, et culture kabyles malgré le rejet et l’exil causés par la pratique de la religion car « *le chrétien kabyle, en particulier, est mal à l’aise, à peine toléré* »⁹. La mort qui la privera de ses enfants et l’exil qui la séparera de la Kabylie, donneront à Fadhma l’envie de chanter, les chants de Kabylie et de composer des poèmes qui bercent ses larmes et soulagent sa douleur. Tel est le destin de Fadhma At Mansour-Amrouche et des nombreuses femmes dans la Kabylie de l’époque.

Aussi, pour Kateb Yacine, dans la préface d’*Histoire de ma vie* : « ce livre est aussi, dans son humilité, un implacable réquisitoire » car en plus de ces belles vertus de sa société et de son peuple qu’elle décrit, Fadhma At Mansour-Amrouche ne manquera pas d’avoir un regard critique, à l’image de Feraoun et consort, à l’égard de cette même société et de ce même peuple qui sonne comme un «réquisitoire ».

C’est cette même femme kabyle, que mettent en scène Feraoun et Fadhma, sera l’objet de notre étude dans les deux romans : *Les Chemins qui montent* et *Histoire de ma vie*. Nous allons voir comment ces deux textes rendent compte de l’influences des institutions coloniale sur la femme kabyle entre deux générations différentes celle de la mère et sa fille ? Quels sont les évolutions et les régressions ? Et quels sont les répercussions de ces influences sur la femme et sur la société dans son ensemble ?

Nous allons procéder dans le premier chapitre à l’explication des notions du personnage et le réalisme dans la littérature chez les deux auteurs. Dans le deuxième chapitre, il sera question de présenter les portraits des figures féminines à travers les personnages dans les romans : Dahbia, sa mère Malha, Fadhma, sa mère Aini, et la comparaison entre les filles et les mères et nous allons expliquer les éventuelles

⁸ Vincent Monteil, préface d’*Histoire de ma vie*, Ed Mahdi, Boghni, 2009, P8.

⁹ Ibid. p9

évolutions et régressions de la femme kabyle, et expliquer le rôle des deux institutions : l'école et l'église, ainsi que la justice et l'émigration dans ces évolutions et régressions.

PRESENTATION DES AUTEURS

Mouloud Feraoun:

Mouloud Feraoun, de son vrai nom Ait Chabàane est né le 08 mars 1913 à Tizi Hibel, dans la région des Ath Douala, en Kabylie. Il élevé dans une famille pauvre et il nait après trois filles il est donc l'aîné des garçons.

C'est en 1920, à l'âge de sept ans, qu'il a rejoint l'école de Tizi Hibel, où il obtient son certificat d'étude. Il obtient aussi, en 1928, une bourse pour continuer ses études au lycée de Tizi-Ouzou.

En 1932, il arrache une place des vingt disponibles pour les indigènes pour poursuivre ses études à l'école normale de Bouzaréa où il fait la connaissance d'Emmanuel Roblès.

En 1935, il est nommé instituteur à Tizi-Ouzou et épouse sa cousine Dahbia. Puis de 1937 à 1952, il travaille dans plusieurs villages de Kabylie : Taboudrist, Ait Abdelmoumène et de 1946 à 1952 à Taourirt-Moussa où il sera nommé directeur.

Il devient directeur des cours complémentaires de Fort national de 1952 jusqu' à 1957, période où il quitte sa Kabylie natale pour rejoindre Alger sous les menaces qui pèsent sur lui et sa famille.

A Alger, il est nommé directeur de l'école Nador puis inspecteur aux centres sociaux à Clos Salambier. C'est là qu'il se fera assassiné avec cinq de ses collègues le 15 mars 1962, à quatre jours du cessez-le-feu de la guerre de libération en Algérie par les balles d'un commando de l'O.A.S.

Comme il compte à son actif plusieurs articles dans les Revues et Magazines littéraires spécialisés.

La bibliographie de Feraoun¹⁰ :

Livres

- *Le Fils du pauvre, Menrad instituteur kabyle*, éd. Cahiers du nouvel humanisme, Le Puy, 1950, 206 p.
- *La Terre et le Sang*, Éditions du Seuil, Paris, 1953, 256 p.
- *Jours de Kabylie*, Alger, Baconnier, 1954, 141 p.
- *Les Chemins qui montent*, Éditions du Seuil, Paris, 1957, 222 p.
- *Les Poèmes de Si Mohand*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1960, 111 p.
- *Journal 1955-1962*, Éditions du Seuil, Paris, 1962, 349 p.
- *Lettres à ses amis*, Éditions du Seuil, Paris, 1969, 205 p.
- *L'Anniversaire*, Éditions du Seuil, Paris, 1972, 143 p.
- *La Cité des roses*, éd. Yamcom, Alger, 2007, 172 p.

Articles

- « L'instituteur du bled en Algérie », *Examens et Concours*, Paris, mai-juin 1951.
- « Le désaccord », *Soleil*, Alger, n° 6, juin 1951.
- « Sur l'«École nord-africaine des lettres» », *Afrique*, AEA (Association des écrivains algériens), Alger, n° 241, juillet-septembre 1951.
- « Les potines », *Foyers ruraux*, Paris, n° 8, 1951.
- « Mœurs kabyles », *La Vie au soleil*, Paris, septembre-octobre 1951.
- « Les rêves d'Irma Smina », *Les Cahiers du Sud*, Rivages, Marseille, n° 316, 2^e semestre 1952.
- « Ma mère », *Simoun*, n° 8, mai 1953, Oran.
- « Les Beaux jours », *Terrasses* (Jean Sénac), Alger, juin 1953.
- « Réponse à l'enquête », *Les Nouvelles Littéraires*, Larousse, Paris, 22 octobre 1953.
- « Images algériennes d'Emmanuel Roblès », *Simoun* (J.-M. Guirao), Oran, n° 30, décembre 1953.

¹⁰ fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mouloud_Feraoun&veaction=edit&vesection=5 consulté le 09/12/2015.

- « L'auteur et ses personnages », *Bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'école normale de Bouzaréa*, février 1954.
- « Au-dessus des haines », *Simoun* (J.-M. Guirao), n° 31, juillet 1954,.
- « Le départ », *L'Action*, Parti socialiste destourien, Tunis, n° 9, 20 juin 1955.
- « Le voyage en Grèce et en Sardaigne », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 1, 29 septembre 1956
- « Les aventures de Ami Mechivchi », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 1, 29 septembre 1956.
- « Les aventures de Ami Mechivchi » (suite), *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 2, 13 octobre 1956.
- « Souvenir d'une rentrée », n° 2, *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, 15 octobre 1956.
- « L'instituteur du bled en Algérie », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 3, 25 octobre 1956 .
- « Le beau de Tizi », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 4, 10 novembre 1956.
- « Les bergères », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 5, 24 novembre 1956.
- « Hommage à l'école française », *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, n° 6, 6 décembre 1956.
- « Monsieur Maschino, vous êtes un salaud », *Démocratie* (Charkaoui), Casablanca, 1^{er} avril 1957.
- « La légende de Si Mohand », *Affrontement*, Paris, n° 5 (« Art, culture et peuple en Afrique du Nord »), décembre 1957.
- « Les écrivains musulmans », *Revue française de l'élite européenne*, Paris, n° 91, 1957.
- « La littérature algérienne », *Revue française*, Paris, 1957.
- « Le voyage en Grèce », *Revue française*, Paris, 1957.
- « La légende de Si Mohand », *Algeria*, OFALAC, septembre 1958.
- « Hommage à l'école française », *Algeria*, OFALAC, n° 22, mai-juin 1959.

- « La source de nos communs malheurs » (lettre à Camus), *Preuves*, Paris, Congrès pour la liberté de la culture, n° 91, septembre 1958.
- « Le dernier message », *Preuves*, Paris, Congrès pour la liberté de la culture, n° 110, avril 1959.
- « Le départ du père », *Algeria*, OFALAC, n° 22, mai-juin 1959.
- « Journal d'un Algérien », *Preuves*, Paris, Congrès pour la liberté de la culture, n° 139, septembre 1959.
- « La vache des orphelins », *Algeria*, OFALAC, n° 30, janvier-février 1960.
- « Si Mohand ou Mehand », *La nouvelle critique*, PCF, n° 112, janvier 1960.
- « Destins de femmes », *Algeria*, OFALAC, n° 44, décembre 1960.
- « L'entraide dans la société kabyle », *Revue des centres sociaux*, Alger, n° 16, 1961.
- « Mekidèche et l'ogresse », *Algeria*, OFALAC, n°60, automne 1961.
- « Mekidèche et l'ogresse » (suite), *Algeria*, OFALAC, n°61, Noël 1961.
- « Déclaration téléphonique après la mort d'Albert Camus », *Oran Républicain*, Oran, 6 janvier, 1962.
- « Lettres de Kabylie envoyées à Emmanuel Roblès », *Esprit*, n°12, décembre 1962.
- « Algerisches Tagebuch », *Dokumente Zeitschrift für übernationale Zusammenarbeit*, Bonn, n° 18, 1962.
- « Discours lors de la remise du prix de la Ville d'Alger », le 5 avril 1952, *Œuvres et critiques*, Paris, J.M. Place, n° 4, hiver 1979.

« Les tueurs », *CELFAN Review*, Philadelphie, Temple University, Eric Sellin, Editor, 1982.

Fadhma At Mansour-Amrouche :

Fadhma-Marguerite At-Mansour-Amrouche est née présumée en 1882 à Tizi-Hibel dans la commune des At-Douala en Kabylie. Soit dans le même village que Feraoun. Fadhma est issue d'une famille au rang sociale très modeste, une famille qui vit de ses terres.

En 1885, sa mère Aini décide de la faire rentrer à l'école religieuse des Ouadhias, qu'elle quitte aussitôt pour y avoir été maltraitée par les religieuses.

En 1886, c'est au pensionnat de Tadart ou Fella près de Fort National qu'elle passe près de cinq ans de sa vie d'écolière. En 1892, elle passe son certificat d'étude dans ce même pensionnat.

Après la fermeture de ce pensionnat, elle retrouve son village natal chez sa mère et ses deux frères où elle apprend les savoirs traditionnels et les coutumes anciennes et certains travaux ménagers auprès de sa mère.

Elle quitte de nouveau son village et le foyer familial pour l'hôpital d'Ath Menguelet où elle travail avec les sœurs blanches.

C'est dans cet hôpital d'Ath Menguelet qu'elle devient chrétienne et elle y reçoit la demande en mariage de Belkacem Amrouche avec qui elle aura huit enfants.

Elle a vécu près de quarante ans d'exil à Tunis et en France dans la région bretonne où elle décède en juillet 1967.

PRESENTATION DES ŒUVRES

Les Chemins qui montent :

Le roman est écrit en 1953 après la publication et la bonne réception critique de *La Terre et Le Sang* dont quelques extraits sont publiés en 1955 et 1956 dans les *Revue* et *Magazine*. Le roman est publié en 1957 aux éditions Le Seuil.

Les Chemins qui montent a fait l'objet de commentaires et de critiques journalistiques parues dans *l'effort algérien* du 27/02/1957, *le Phare dimanche* du 03/03/1957 et *Massilya* du 18/04/1957. Le roman a fait l'objet de quelques travaux universitaires, à l'image d'un mémoire de magister intitulé : « *Tragique et personnages dans les chemins qui montent de Mouloud Feraoun* »¹¹.

Résumé :

Le roman est divisé en trois parties : la première s'intitule la veillée, la deuxième s'intitule le journal alors que la troisième partie est titrée la chronique du journal par Akli n'Ath Slimane.

Dans le roman, Mouloud Feraoun a procédé par le flash-back en commençant par la veillée funèbre avant le journal et l'annonce de la mort d'Amer dans le journal par Akli n'Ath Slimane.

Dans la partie la veillée, Dahbia, la jeune chrétienne qui rentre du village Ait Ouadhou vers Ighil-nezman avec sa mère Malha, décrit le mépris et la haine avec lesquels elles sont reçues.

Elle décrit aussi sa première rencontre avec son cousin Amer qui revient de France avec la réputation de séducteur de toutes les filles d'Ighil Nezman.

¹¹ BOUABSA, Fazia, *Tragique et personnages dans les chemins qui montent de Mouloud Feraoun*,

Sous la direction du Professeur D. ALI KHODJA, Ecole doctorale de français pole est, Université Mentouri Constantine, Faculté des sciences et textes littéraires, 2008/2009(mémoire de magistère).

Dahbia parle de sa haine envers le fanatique Mokrane, ce dernier la lui rend bien en la violent et la méprisant. Elle raconte surtout son rêve d'épouser et de vivre aux côtés d'Amer. Etant amoureuse de ce dernier, elle raconte les rencontres et les discussions entre eux sur notamment leurs visions sur le village, la France et leur avenir.

Amer et Dahbia détestent l'hypocrisie des gens d'Ighil Nezman et la vie intenable et pitoyable qui y règne.

Elle s'attarde à décrire comment se fait le mariage, où les pauvres sont des parias. Dahbia s'attarde surtout sur le mariage d'Ouiza et de Mokrane : la belle fille qui épouse un homme laid, hypocrite, fanatique et violent juste parce que leur famille ont tout arrangé.

Dans la partie « le journal », Amer raconte ses journées qui ont suivi la mort de sa mère pour se remémorer son enfance, sa mère, sa grand-mère Kamouma, les gens d'Ighil Nezman et de son avenir.

Amer commence par parler des nuits blanches au chevet de sa mère malade avant sa mort, le décès de sa mère et son enterrement puis son enfance : privé de son père, donc ; de défense puisque les autres enfants de son âge ont des frères ou père protecteurs.

Il raconte, et souvent il critique mais avec lucidité, les défauts et les qualités des gens d'Ighil Nezman qui l'ont toujours détesté notamment Mokrane avec lequel il n'arrête pas de se battre en lui donnant souvent des leçons.

Il raconte aussi son expérience en France, son activité de militant communiste et l'aide qu'il porte à tout le monde.

Amer parle de Dahbia qui il partage sa vision du monde. Il revient sur ces journées froides d'hivers qu'il passe avec elle à parler de leurs projets et de leur avenir : partir

en France et vivre là-bas ou rester à Ighil Nezman dans la précarité et sous le regard terrifiant des gens.

Amer a une angoisse, celle de décevoir Dahbia et de ne pas la satisfaire en se mariant avec elle, étant incapable de fonder une famille à Ighil Nezman dans une telle situation sociopolitique.

Histoire de ma vie :

Ce roman autobiographique est de Fadhma Ath Mansour elle-même, il est écrit du premier au trente et un août 1946, et confié à Jean- El Mouhouv Amrouche pour le publier mais celui-ci décède et c'est sa sœur Taos qui se chargera de faire paraître le roman.

Le roman est publié en 1968 à titre posthume aux éditions François Maspero, un an après la mort de son auteure.

Ce roman a fait l'objet de plusieurs travaux, notamment, à l'université Mouloud Mammeri avec un mémoire intitulé « *condition de la femme* »¹² et l'interdite de Malika Mokdem et « *Le déchirement, l'exil et deux cultures.* »¹³

Résumé :

Le roman est divisé en trois parties : la première est titrée le chemin de l'école, la deuxième a pour titre l'entrée dans la famille Amrouche et la troisième l'exil de Tunis.

Fadhma commence par raconter l'histoire de sa mère, celle de sa naissance et leurs rejets par la société. Sa mère qui décide de l'envoyer au pensionnat de Tadart ou Fella.

¹² Zaouache, Samira, Zerouki, Fatiha, Touahri, Karima, *Condition de femme*, Université de Tizi-Ouzou, sous la direction de Hadj-Moussa, examiné par M. Mahmoudi, 2010/2011.

¹³ Younsi, Djedjga, Zabab, Souad, *Le Déchirement, l'exil et deux cultures*, Université de Tizi-Ouzou, sous la direction de M. Mellal, examiné par M. Oumeddah, 2011/2012.

Elle passe son enfance dans ce pensionnat où elle fait la connaissance de plusieurs filles avec lesquelles elle joue et apprend la langue et la culture française.

Suite à la fermeture de l'école, Fadhma rentre chez elle et se met aux tâches ménagères : poterie et récoltes des grains, des olives et des figues avec sa mère mais, aussi et surtout, elle apprend les savoirs traditionnels et oraux kabyle au contact de sa mère et des autres vieilles femmes de son village.

Après cette période passée chez elle, elle va travailler à l'hôpital chrétien d'Ait Menguelet avec les sœurs blanches. C'est à leurs contacts qu'elle se met fréquenter l'église pour devenir chrétienne.

Elle reçoit la demande en mariage de Belkacem Amrouche, originaire d'Ighil Ali. Décidé le 15 août 1889, ils se marient le 24 août 1899 à Ait Menguelet où ils vont vivre près de deux ans avant de rentrer à Ighil Ali à la naissance de leur premier enfant Paul.

Fadhma rentre dans la famille Amrouche qui lui réserve un accueil chaleureux et joyeux notamment grâce à Paul. Etant une famille riche et connue grâce au grand-père Hacène, tous les membres de la famille travaillent pour la prospérité de la famille.

Fadhma, à l'image de toutes les femmes, travaille et éprouve beaucoup de difficultés dans l'accomplissement de ses tâches tellement la charge de travail était intense et d'autant qu'elle devait prendre soins de son bébé, Paul.

Suite à la mort du grand-père Hacène, le beau-père Ahmed dilapide la fortune léguée par son père. Cette situation d'affaiblissement de la famille, Fadhma l'avait anticipée en demandant à son mari Belkacem de quitter le village et d'aller vivre ailleurs.

Belkacem travaillera d'abord à Souk-Ahras puis à Tunis où il s'installera avec toute sa famille. Celle-ci s'est agrandie avec la naissance d'Henri, Jean et Louis. Ceux-ci croissent les besoins vitaux de la famille qui est aidée par les Pères Blancs.

Pendant tout ce temps, Fadhma, tout comme les autres membres de famille, ne rentre que rarement en Kabylie et elle ne verra pas sa mère mourir. Cela va la pousser à penser construire une maison à Ighil-Ali.

Fadhma et Belkacem en plus de ses quatre enfant Paul, Henri, Louis et Jean finissent par rentrer en Kabylie et à y vivre jusqu'à la mort du mari en 1959. Cette disparition du conjoint va la pousse à aller s'exiler, de nouveau, mais cette fois en France en compagnie de ses quatre enfants.

La mort, la misère et l'exil est le destin de Fadhma qui trouve dans les chants et poèmes de Kabylie la meilleure échappatoire.

CHAPITRE I

Nous allons faire références à certaines notions de l'analyse littéraire dans notre étude comme celle du « réalisme », de « l'espace », du « temps » et celle du personnage que nous allons définir. En plus de ces définitions, nous allons voir quels sont les précurseurs du réalisme littéraire et voir aussi le réalisme chez les deux auteurs de notre corpus. Nous allons aussi donner les caractérisations des personnages.

1. Définition du réalisme selon le dictionnaire littéraire :

« Le réalisme se définit, dans les diverses esthétiques littéraires, comme la reproduction, la plus fidèle possible, de la réalité. Cette fidélité ne peut être caractérisée de manière invariante ou absolue ; elle dépend de la conception de la réalité propre à une époque et des contraintes poétiques inespérables du genre et du courant de création considérés. A la fois convention et renvoi explicite au réel, le réalisme suppose admise l'aptitude de cette convention à représenter le réel et un accord sur la définition et les formulations possible du réel. Il définit ainsi la rencontre, sous le signe de l'assentiment aux modes de l'énoncé et aux objets de référence, de l'œuvre et du lecteur. Le réalisme porte en lui-même le principe de sa propre caducité ».

Les esthétiques réalistes se développent à partir du XVIII siècle, particulièrement dans le cas du roman, comme réaction contre les conventions des esthétiques néoclassique, et contre la hiérarchie des objets de référence et des genres, issue des arts poétiques de l'antiquité. Le réalisme qui établit la reconnaissance artistique du réel, identifié aux objets les plus communs, suppose que les éléments de ce réel soient repérables de manière différentielle par leurs qualités observables et par leurs propriétés opératoires. Il définit ainsi la représentation littéraire comme l'imitation de ces objets de références, mais surtout comme la concordance, supposé constante et assurée, entre le mot et l'objet. Le réalisme, double héritier du cartésianisme et du sensualisme, implique que l'argument confirme cette visée référentielle et noétique par son organisation : continuité de la chaîne causale ; motivation des actions ; définition

*des personnages à travers une localisation spatio-temporelle et suivant une identité constante »*¹⁴.

D'autres définitions du réalisme :

Pour Tzvetan Todorov : « *le réalisme est donc un discours parmi d'autres* »¹⁵ et de l'expliciter en ces termes : « *deux séries de définitions de la littérature réaliste, selon qu'on décrit son intention explicite (un discours sans règle qui se contente de transmettre le réel) ou son fonctionnement effectif (un discours fondé sur la particularisation et la cohérence, qui n'a donc de réaliste que le nom)* »¹⁶. Pour sa part, Guy Lourroux définit le réalisme comme étant : « *ensemble d'œuvres répondant à des normes esthétiques historiquement situées. On relèvera que, malgré des différences d'approche, la référence aux XIX siècle, et donc à « l'école réaliste », est presque inévitable.* »¹⁷. Enfin, Colette Becker le définit en ces termes : « *[...] réaliste et naturaliste ont de pour l'essentiel une même attitude devant la vie et l'œuvre d'art : goût du réel et du présent, qu'ils s'attachent à reproduire, et s'ils s'accordent pour affirmer que le texte réaliste donne l'illusion du réel plus qu'il ne le copie* »¹⁸.

Les précurseurs du réalisme :

Honoré Balzac est sans doute le précurseur de ce mouvement littéraire et surtout du roman du XIX siècle à travers son œuvre *La Comédie Humaine*. Selon Guy Lourroux : « le réalisme s'identifie à la figure fondatrice de Balzac et au « massif » de sa production romanesque qui pour l'essentiel prend fin en 1848. Celle-ci sert pour ainsi dire de socle à tout le roman du XIXème siècle. ». Et selon Colette Becker, Balzac a apporté : « *Une volonté nouvelle de lucidité, d'explication et de discussion de*

¹⁴ Dictionnaire littéraire Larousse, sous la direction de Jacques Demougin, Ed Larousse, Paris, 1987, 1301.

¹⁵ Barthes, Roland, *Littérature et Réalité*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982, P7.

¹⁶ Ibid, P9.

¹⁷ Lourroux, Guy, *Le Réalisme, éléments de critique et d'histoire et de poétique*, Ed. Belin, Paris, 2005, P13.

¹⁸ Becker, Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Ed. Nathan Université, 2000, P2.

*la réalité historique et sociale de son temps, fondée sur une observation systématique. »*¹⁹

Stendhal est aussi un précurseur du réalisme avec notamment son roman *Le rouge et le noir*. Colette Becker dit : « *tous les écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle reconnaissent que Stendhal avait introduit dans le roman une forme de réalisme inconnue avant lui [...] Stendhal n'a cessé d'affirmer la prééminence des faits, les droits du réel* »²⁰.

Enfin, Gustave Flaubert avec son chef d'œuvre *Madame Bovary* publié en 1857 avec des nouveautés tant sur la forme que sur le fond, notamment, sur le plan social où il critiquait les mœurs et le mode de vie bourgeois, chose qui lui vaut un procès. Colette Becker dit à son sujet : « *il fait une véritablement une enquête, va sur les lieux, assiste à des comices agricoles [...] son but n'est ni moral ni pédagogique. S'il est s'inspire du réel avec exactitude, il ne cherche pas à rendre compte d'un milieu de façon exhaustive* »²¹.

Le réalisme chez les deux auteurs :

Nous allons essayer de développer ces points en s'appuyant sur certaines caractéristiques de l'écriture réaliste et qui correspondent à nos deux romanciers.

Mouloud Feraoun est un écrivain réputé « réaliste ». Ce cachet réaliste, l'écrivain l'acquiert vraisemblablement de son passage à l'école française qui dispense des textes d'écrivains réalistes. Ces derniers à l'image de Flaubert, Zola, Balzac et Stendhal, sont lus par Feraoun et de ses lectures Feraoun se forge un style. Un style réaliste limpide et simple : « *le style réaliste et prenant de l'auteur, fondé sur la simplicité et le rythme* »²² et ce, pour décrire sa société kabyle. L'œuvre de Mouloud Feraoun est, à l'image des écrivains réalistes, pleine de descriptions : dépeindre la réalité de la Kabylie dans sa

¹⁹ Becker, Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Ed. Nathan Université, Paris, 2000, P63.

²⁰ Ibid, P45.

²¹ Ibid, P63.

²² Benaouda, Labdai, *Une œuvre, Un destin, Peintre par les mots* in El Watan du 17/03/2012.

grandeur et ses travers. Cette d'écriture réaliste ne convainc pas mais elle se contente de dépeindre : « *L'écriture réaliste, elle, ne doit jamais convaincre ; elle est condamnée seulement à dépeindre* »²³.

Aussi, cette œuvre reste « engagée » dans le contexte colonial et comme il est de l'avis de Charles Bonn, l'œuvre de Feraoun donne la priorité à la réalité de la Kabylie : « *la réalité prime sur l'élaboration littéraire* »²⁴. Cette réalité se traduit dans les personnages qu'il met en scène et l'espace dans lequel ces personnages sont situés.

En ce qui concerne les personnages, ils sont tous à l'image des Kabyles : « *les trois romans de Feraoun, [...] le personnage central si fortement enraciné dans la réalité quotidienne d'une région* »²⁵ comme celui de l'enfant Fouroulou qu'était Feraoun dans *Le Fils du pauvre* quittant sa famille pour aller à l'école française: « *il choisit de centrer son histoire autour du personnage de l'enfant s'évadant progressivement de son univers protégé* »²⁶ où celui de Marie, la française, Dans *La Terre et le sang* qui rentre de France avec son mari Amer, à partir d'une réalité vécue. En effet, une française est venue en Kabylie en 1920 avec son mari dans un village voisin à celui de Feraoun.

Pour l'espace, Feraoun choisit la Kabylie : « *il y a toujours bien sûr le décor majestueux de la Kabylie* »²⁷ avec le village imaginaire d'Ighil Nezman qui ressemble dans sa description à son village natal : Tizi Hibel. A ce propos Jacques Gleyze dit : « *il s'agit de Tizi Hibel. Mais on comprend vite ce que lui doit le Tizi du Fils du pauvre ou Ighil Nezman de La terre et le sang et Les Chemins qui montent* »²⁸.

Enfin, le temps dans lequel Feraoun situe son histoire dans *Les chemins qui montent* est les années cinquante (1950).

²³ Barthes, Roland, *Degré zéro de l'écriture*, Ed. Le Seuil, Paris, 1953, P54.

²⁴ Bonn, Charles, *Littérature maghrébine d'expression française et la théorie postcoloniale*,

²⁵ Chèze, Marie-Hélène, *Mouloud Feraoun La voix et le silence*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982, P101.

²⁶ *ibid*, P52.

²⁷ Gleyze, Jaques, *Mouloud Feraoun*, Ed. Harmattan, Paris, 1990, P53.

²⁸ *Ibid*. P75.

En ce qui concerne Fadhma At Mansour-Amrouche, son roman autobiographique *Histoire de ma vie* est sa seule production romanesque en plus d'une production poétique. Etant une autobiographie, cette histoire est puisée de la vie de son auteure et nous renseigne sur la « réalité » politique, économique et sociale de son époque vécue par la romancière ou par son entourage. Ali Zaidi parle de l'autobiographie en ces termes: « *l'auteur de la autobiographie considère ne pouvoir apporter de témoignages plus véridique que celui puisé dans son expérience personnelle* »²⁹.

Donc, comme Feraoun, Fadhma met en scène des personnages kabyles dans leur paisible ; ô combien difficile, Kabylie exsangue par le colonialisme. Parmi ces personnages qu'elle cite : sa mère, ses frères : Mohand et Lamara, son mari, ses enfants et sa belle famille.

Pour l'espace, Fadhma situe son histoire en Kabylie avec les différents lieux où elle a vécu comme : Tizi Hibel, Taorirt-Moussa, Tadart-Oufella, At Menguelet, Ighil-Ali et Tunis.

En ce qui concerne le temps, Fadhma le situe depuis l'année de sa naissance survenue à la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à aux années soixante ; date de l'achèvement de son histoire.

De plus, les deux romanciers dans leurs romans respectifs, font respecter deux principales caractéristiques de l'écriture réaliste selon Colette Becker : « [...] privilégie le présent, l'évolution, le mouvement, le réalisme, à quelque période que ce soit, contexte la tradition, l'institution [...] » et « les auteurs réalistes, dans leur volonté de rendre compte du réel le plus exhaustivement possible, y font entrer des classes sociales, des groupes qui en était jusqu'alors exclus ou qui n'y figuraient qu'accessoirement »³⁰. Les deux romanciers font entrer dans leurs romans des hommes

²⁹ Zaidi, Ali, Fadhma-Taos : Telle mère telle fille ?, Revue, synergie Algérie N°7-2009.

³⁰ Becker, Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Ed. Nathan Université, Paris, 2000, P33.

et des femmes kabyles dans la littérature qui ne figure que par le terme « arabe » et qui est aussi la classe sociale la plus démunie et marginalisée par le colonialisme.

Les deux romanciers racontent le vécu de ces « indigènes » et le sort qui leur a été réservé par l'ordre colonial cela en contestation de cette injustice. C'est cela qu'a reproché Feraoun à son ami Roblès : « *Vous les premiers vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes, alors nous vous avons répondu : voilà ce que nous sommes* »³¹ et surtout à Camus à la lecture de *La Peste* : « *j'avais regretté que parmi tous ces personnages, il n'y eût aucun indigènes et qu'Oran ne fût à vos yeux qu'une banale préfecture Française [...] s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous vous seriez sentie capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficient tous les autres [...] si je parvenais un jour à m'exprimer sereinement je le dois à votre livre (La Peste) à vos livres qui m'ont appris à me connaître puis à découvrir les autres, et à constater qu'ils me ressemblent* »³². C'est cette volonté de présenter le Kabyle : ce qu'il vit et ressent, vu de l'intérieur non de l'extérieur c'est-à-dire au courant littéraire de « l'exotisme », que les deux romanciers mettent en exergue.

³¹ Feraoun, Mouloud, Lettre à ses amis, lettre à Roblès le 06/04/1959, Ed. ENAG, Alger, P186.

³² Ibid., P161.

L'espace :

Dans *clefs pour la lecture des récits, convergences critiques*, les auteurs définissent l'espace comme suit : « *l'espace est à la fois indication d'un lieu et création fictive du décor qu'il a planté, le parcours de l'histoire peut faire surgir de nouveaux espaces signifiants.* »³³. Et ajoutent « *dans une écriture réaliste, on aura une géographie mimétique de réel.* »³⁴

La définition de Jean-Yves Tadié : « *l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentation.* »³⁵.

Le temps :

La notion du temps est séparée par les théoriciens en temps interne et temps externe :

1) « Le temps interne : celui-ci est lui-même séparé en trois temps.

* « *le temps de l'écrivain : influence de l'époque et des formes littéraires et esthétiques sur l'écriture.*

* *le temps du lecteur : ce sont les mêmes influences que pour l'écrivain auxquelles il faut ajouter son degré de sensibilisation à la lecture.* »³⁶

2) Le temps externe : celui-ci est séparé en deux temps :

* « *Le temps de la fiction ou déroulement de l'action : il permet la transformation des situations narratives ou des personnages qui leur procurent un soutien figuratif. La datation peut être explicite ou implicite, la chronologie peut être clairement marquée ou absente.*

³³ Achour, Christiane et Bekkat, Amina, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critique II*, Ed Tell, 2002, P50.

³⁴ Ibid. P51.

³⁵ Ibid. P51.

³⁶ Ibid. P58

**le temps de la narration qui correspond à une prise de conscience de la durée. La narration qui correspond à une prise de la durée. La narration bouleverse l'expression du temps en choisissant un ordre d'évocation des événements et un rythme »³⁷.*

Le personnage :

Le personnage littéraire est l'une des notions clé de l'analyse littéraire, ce dernier se définit comme suit : *« C'est un personnage fictif dans une œuvre littéraire. Ce qui se lit en termes de théorie de la littérature : le personnage représente des personnes selon des modalités spécifiques de la fiction »³⁸.*

D'autres définitions du personnage :

Dans *poétique du récit*, Roland Barthes écrit un article « analyse structurale des récits » dans lequel il définit le personnage : *«Plus tard, le personnage [...] a pris une consistance psychologique, il est devenu un individu, une « personne », bref un « être » pleinement constitué, alors même qu'il ne ferait rien, [...] il a incarné d'emblée une essence psychologique.»³⁹*

Pour sa part, Philippe Hamon le définit comme suit : *« un personnage est donc le support des conservations et des transformations du récit »⁴⁰*. Enfin, Guy Lourroux insère cette définition du personnage : *« être de papier, constitué à partir de contraintes interne propre au texte »⁴¹.*

³⁷ Achour, Christiane et Bekkat, Amina, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critique II*, Ed Tell, 2002, P58.

³⁸ Dictionnaire littéraire Larousse, sous la direction de Jacques Demougin, Ed Larousse, Paris, 1987, P1195.

³⁹ R.Barthes, W. Iser, W.C. Booth, Ph. Hamon, *Poétique du récit*, Ed Seuil, Paris, 1977, P33.

⁴⁰ R.Barthes, W. Iser, W.C. Booth, Ph. Hamon, *Poétique du récit*, Ed Seuil, Paris, 1977, P125.

⁴¹ Lourroux, Guy, *Le Réalisme, éléments de critique et d'histoire et de poétique*, Ed. Belin, Paris, 2005, P103.

La caractérisation du personnage :

Pour Tomachevski le personnage est « *utilisé par l'écrivain pour faciliter l'attention du lecteur* » et, ajoute aussi que « *les personnages portent habituellement une teinte émotionnelle [...]. Attirer les sympathies du lecteur pour certains d'entre eux et sa répulsion pour certains autres entraîne inmanquablement sa participation émotionnelle aux événements exposés et son intérêt pour le sort du héros* »⁴². De plus, le personnage a un rôle prépondérant dans le récit de l'auteur qui « *le place au centre même des actions comme agent et leur attribue des fonctions* »⁴³. Vu l'importance du personnage dans le récit, l'auteur lui donne de caractéristique pour ressembler à des personnes réel. Parmi les caractéristiques les plus fréquentes chez les auteurs et que nous allons utiliser pour établir les profils des personnages féminins dans notre étude :

- ✓ « Le nom : un même personnage peut-être nommé, prénommé, surnommé. Il peut ne pas être nommé du tout. Il peut être simplement affublé d'un sobriquet ...
- ✓ L'âge : il peut être donné ou des éléments peuvent être insérés pour qu'il soit déduit.
- ✓ L'antériorité : donner un passé à un personnage lui donne de l'épaisseur ainsi le héros sera enraciné ou non dans une famille, une tradition, une région ...
- ✓ Les traits physiques et particularités : portrait plus au moins dessiné, en une seule fois ou dans plusieurs séquences. Tics, manies, infirmités souvent en rapport le portrait moral et psychologique.
- ✓ Les traits moraux et psychologiques.
- ✓ Le statut social, économique, professionnel : métier, fortune, place dans la société.
- ✓ La compétence linguistique et culturelle : du polyglotte au muet ; de l'orateur au bègue ; du professeur au cafetier : tout ce qui a trait au langage ou qui fait référence à la culture du personnage. »⁴⁴

⁴² Achour, Christiane et Bekkat, Amina, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critique II*, Ed Tell, 2002, P45

⁴³ Ibid. P45.

⁴⁴ Achour, Christiane et Bekkat, Amina, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critique II*, Ed Tell, 2002, P46.

CHAPITRE II

1. Les portraits des personnages féminins :

Dans le but de mieux cerner les quatre portraits de personnages : Dahbia, sa mère Malha, Fadhma et sa mère Aini, dans les deux romans étudiés, à savoir *Les Chemins qui montent* pour les deux premières citées et *Histoire de ma vie* pour les deux autres. Nous avons scindés en deux traits ces personnages: portrait physique et portrait psychologique et culturel.

I. Les portraits physiques :

1) Dahbia :

Elle est née dans un village kabyle majoritairement chrétien nommé At Ouadhou. Son parâtre est un chrétien ivrogne ; dans le roman, il n'est pas fait mention ni de son prénom ni de son âge. La mère de Dahbia est Malha : elle est originaire d'Ighil Nezman.

Dahbia a vécu dans ce village jusqu'à l'âge de quinze ans puis elle s'installe avec sa mère à Ighil Nezman, et ce, après la mort de son père. Dahbia est décrite dans le roman comme « une fleur fragile et méfiante » tellement elle est belle et gracieuse avec une taille élancée, bien bâtie et bien moulée. Dahbia, âgée de quinze ans, a de grands yeux bleus avec des cheveux noirs « lourds » et lisse, comme elle est espiègle avec sa vivacité et pleine d'énergie.

Dahbia, comme la majorité des Kabyles de l'époque, vit dans la pauvreté et la misère, en ayant comme ressource que le maigre travail de sa mère soit comme porteuse d'eau ou ouvrière dans les travaux champêtres chez les rares gens d'Ighil Nezman qui peuvent lui donner du travail.

2) Malha :

Elle est née dans le village d'Ighil Nezman dans la Kabylie, d'un père nommé Chabane At Larbi et d'une mère décédée alors que Malha est encore très jeune.

Elle vit délaissée par sa marâtre tout le temps dans les champs au point de perdre sa virginité. A partir de là, ses parents veulent se débarrasser d'elle pour sauver l'honneur, et c'est à At Ouadhou qu'elle se marie et vit pendant vingt ans jusqu'à la mort de son mari.

Malha se dispute avec ses beaux-frères et revient à Ighil Nezman avec son unique fille Dahbia.

Malha est âgée à peu près de cinquante ans. C'est une femme forte physiquement. Pour ce qui est des autres traits physiques comme la couleur de ces yeux, sa taille et ces cheveux, ils ne sont pas mentionnés dans le roman. Elle vit toujours dans la pauvreté et la misère que ce soit à Ighil Nezman ou à At Ouadhou.

3) Fadhma :

Elle est née d'une liaison hors mariage dans le village de Tizi-Hibel dans la région d'At Douala en Kabylie. Son père a refusé de reconnaître la paternité de l'enfant et sa mère Aini est issue du village voisin Taorirt –Moussa-Ouamar.

Fadhma vit dans son village Tizi-Hibel avec sa mère et ses deux frères puis, à l'école de Tadart-ou-Fella et, plus tard, à l'hôpital d'At Menguelet, jusqu'à son mariage avec Belkacem Amrouche.

Fadhma est une belle femme avec un teint clair, des yeux bleus, une corpulence moyenne et de larges épaules et elle est vivace et pleine d'énergie.

Fadhma vit dans la misère et la pauvreté que ce soit à l'école, à la maison et à Ighil-Ali, ou dans le domicile conjugal. Sa belle famille n'a que ses terres comme ressource pour vivre ou survivre.

4) Aini :

Elle est née dans le village de Taorirt-Moussa-Ouamar dans la région d'At Douala en Kabylie, d'une très bonne famille, en l'occurrence At Larbi ou Said.

Elle se marie avec un vieil homme de Tizi-Hibel avec qui elle aura deux garçons. A la mort de son mari, elle tombe amoureuse d'un de ses cousins et tombe enceinte de Fadhma.

Aini est une belle femme avec le teint clair et rose avec des yeux bleus vert et elle a de larges épaules, le menton volontaire et un front bas.

Aini a héritée des terres et champs de son mari qu'elle travaille durement pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses trois enfants. Ainsi, cette femme lutte contre cette pauvreté qui fait rage à cette époque en Kabylie.

II. Les portraits psychologiques et culturels :

1) Dahbia :

Elle est une fille qui n'a pas de chance dans la vie depuis son enfance. Elle est décrite comme une trouble fête comme si une malédiction la poursuivait.

Elle est réservée, taciturne et timide au point de taire son amour pour Amer, qu'elle trouble et étonne avec son comportement romantique avec, notamment, la feuille qu'elle lui a laissée : le cœur percé. Une attitude étrange et étrangère à la Kabylie de l'époque pour exprimer son amour. Dahbia, de plus, étonne même Amer qui se demandait où a-t-elle appris cela. Aussi, cette attitude de pudeur ne lui a pas permis de vivre cet amour et de réaliser ses rêves et ses projets avec Amer.

Néanmoins, dans le roman, et paradoxalement, Dahbia est présentée comme une jeune fille ayant un caractère fort avec beaucoup d'audace et de courage. L'audace et le courage pour faire face à de multiples violences physiques et morales dont elle est victime plusieurs fois : d'abord, celle de son père et ce, en niant sa paternité, en suite, celle de Mokrane avec son regard méprisant et le viol dont il s'est rendu coupable et enfin, celle de gens d'At Ouadhou et les gens d'Ighil Nezman qui les méprisent et les rejettent, elle et sa mère.

Les habitants du village la méprisent pour sa chrétienté et sa scolarité dans l'école des Sœurs Blanches et Pères Blancs.

Deux institutions coloniales où elle apprend à parler et à écrire la langue française mais, aussi et surtout, à découvrir une culture différente de la sienne en l'occurrence la culture française.

Cette proximité à la culture française, fait d'elle une fille compliquée et différente des autres filles d'Ighil Nezman dans sa foi ; sa religion, sa manière de vivre et de se comporter et, aussi, de voir et de concevoir le monde, ainsi que son éducation ; lui octroient un regard tantôt optimiste et tantôt pessimiste sur la réalité.

Ce monde, Dahbia le fuit, et elle se met à rêver de vivre son amour et se marier avec Amer et aller vivre ailleurs qu'Ighil Nezman, en France où personne ne les connaît pour les épier ou les juger.

Contrairement à l'écrasante majorité des Kabyles qui vénèrent leur terre et leur pays, Dahbia montre peu d'attachement à cette terre et à ce pays par cette ferme volonté d'aller voir ailleurs. Un ailleurs plus juste à ses yeux, car Dahbia est une fille qui n'aime pas l'injustice, c'est pour cela qu'elle n'aime pas les gens d'At Ouadhou, son village natal, et les gens d'Ighil Nezman qui sont, à ses yeux, injustes, hypocrites et malhonnêtes, exploitant et méprisant les pauvres, comme elle.

Dahbia, personne n'ose se marier avec elle, même si elle est très belle, juste parce qu'elle est chrétienne, scolarisée et, surtout, parce qu'elle est pauvre et sans père ni frères. Ce célibat crée en elle une terrible jalousie envers toutes les filles qui se marient, elle enviait surtout les filles qui plaisaient à Amer notamment Ouiza qui avait une liaison avec Amer. Dahbia est présentée comme une fille qui se ressemble à Amer en plusieurs traits de caractères à l'image de leur volonté de quitter leur pays d'origine et leur regard critique incessant envers la société kabyle.

2) **Malha :**

Elle est décrite dans sa jeunesse comme une sauvageonne avec sa mauvaise gueule, peu respectueuse avec de multiples fracas envers les grands et les petits. Son mauvais comportement pousse sa famille à se débarrasser d'elle en la mariant au village chrétien d'At Ouadhou à un homme qui est, lui-aussi, chrétien.

Dans ce village, Malha aura une fille avec laquelle elle vit, elle a un mode vie chrétien à At Ouadhou jusqu'à son retour à Ighil Nezman, Suite à la mort de son mari, Malha fut obligée par sa belle-famille de quitter At Ouadhou et elle s'installe à Ighil Nezman, son village natal, où elle redevient musulmane.

Dans son village natal, Malha est rejetée et méprisée, et par les villageois et par ses cousins ; les Ait Larbi. Pour les premiers, c'est parce qu'elle est pauvre, seule et peu respectueuse, et pour les seconds c'est parce qu'ils craignent qu'elle les salisse, une autre fois, avec ses mœurs légères ; d'autant qu'elle leur revient encombrer de sa fille, trop belle pour pouvoir se tenir tranquille. Malha mène une vie de musulmanes en emportant de l'eau à la mosquée pour les ablutions des fidèles et en faisant le Ramadan. Cette croyance en la religion musulmane, l'adoucie mais ne l'empêche pas d'adhérer aux croyances populaires comme aux cheikhs et marabouts présents un peu partout en Kabylie.

La foi chez Malha est un appui pour surpasser ses différents problèmes et ses malheurs, mais cela ne l'empêche pas de travailler dur, étant donné qu'elle n'a plus de mari qui l'entretient, elle doit donc s'acquitter seule de ses différentes tâches quotidiennes. Ainsi, elle se bat seule et fait face à la pauvreté et à l'adversité, et tous les coups bas assénés par les habitants du village.

Malha avec son caractère fort et sa forte personnalité fait face à cette situation difficile avec dignité et courage. Le courage de vivre seule, de surcroît dans un milieu hostile, avec une jeune fille qu'elle aime et protège par-dessus tout, notamment contre le harcèlement de Mokrane.

Malha interdit à sa fille de rentrer chez les voisins et de travailler chez les gens d'Ighil Nezman, cela est une manière pour elle de la protéger. Sa fille Dahbia est sa raison de vivre elle l'a préserve avec une grande affection. D'ailleurs, le célibat de sa fille est son plus grand problème, cela l'inquiète au plus haut point. Elle fait tout pour la marier avec Amer en le flattant, et se montrant gentille et protectrice à son égard avant et après le décès de sa mère Marie.

La complicité de Malha et sa fille Dahbia avec Amer, risquait de salir la réputation des deux femmes, surtout, celle de la fille à cause des « racontars » des gens d'Ighil Nezman, qui voyaient d'un mauvais œil qu'une jeune femme se permette de

fréquenter la maison d'un homme qui n'est pas le sien. Aussi, cela crée en Malha la jalousie de voir d'autres filles se marier, de surcroît quand elles sont moins belle que sa fille Dahbia. Alors elle ne lui reste qu'une séries de critiques, souvent vaines, à l'encontre des jeunes mariées pour se consoler et dire son amertume. Malha a, toute sa vie, eu une éducation traditionnelle et elle véhicule les valeurs ancestrales, à l'image de toutes les filles de sa génération malgré certains comportements anormaux à cause de la perte prématuré de sa mère.

Malha a un attachement pour la terre et toutes les instructions de l'éducation en Kabylie. Cette éducation est, certainement, écornée par sa marâtre qui ne peut se substituer à sa mère et que, à cette époque là, il n'y a pas d'écoles qui transmettent et assurent l'éducation et la scolarisation des savoirs, des langues et des cultures des autochtones comme l'honneur et la dignité mais cela ne l'empêche pas de concevoir la vie et le monde autour d'elle et au-delà de la limite de sa tribu.

3) **Fadhma :**

Elle est une femme qui a passé la quasi totalité de sa vie loin des siens et de sa terre natale et elle a toujours vécu avec des gens étrangers à sa langue et à sa culture, d'abord, chez les français très jeune à l'école des sœurs des Ouadhias et l'école de Tadart-ou-Fella, en suite l'hôpital chrétien d'At Menguelet et enfin, plus de quarante ans d'exil en Tunisie.

Cette proximité avec les institutions coloniale comme l'école et l'église l'influence. A l'église, d'abord, elle apprend à lire et à écrire la langue française, en suite, elle devient chrétienne, en l'occurrence à l'hôpital chrétien d'At Menguelet, et enfin, influencée jusqu'à un certains degré, par cette culture française dans sa manière de vivre et de se comporter aux quotidiens. Mais elle reste, tout de même, une femme attachée aux siens, car elle est consciente de sa situation d'exilée, de chrétienne et de Kabyle dans un contexte coloniale et la situation politique mondiale caractérisée par

les deux guerres mondiales. Ainsi, elle reste toujours respectueuse des musulmans et de leurs coutumes.

Cette influence française et l'exil en Tunisie ne l'éloigne pas, pour autant, de sa culture et sa langue mais accentue son attachement à la Kabylie et ses savoirs traditionnels, son honneur, et sa dignité.

Malgré le rejet, le mépris et le reniement de la Kabylie à son encontre et le fait qu'elle soit considérée comme renégate, Fadhma ne cesse et ne cessera jamais de la mettre en valeur et de la chérir à travers, la production d'un certain nombre de poèmes et la traduction des chants berbères de Kabylie avec son fils Jean et sa fille Taos.

Une production littéraire avec ses enfants est une preuve que cette femme est consciente, d'une part, de la richesse et la consistance du patrimoine kabyle, un patrimoine qu'il faut travailler pour le faire connaître et d'une autre part, de l'urgence de le sauvegarder de la disparition. Et, cette production littéraire est pour elle une source inépuisable pour aller de l'avant et de se soulager de son exil et les nombreux malheurs qui s'abattent sur elle et sa famille.

De ses malheurs, Fadhma se forge un caractère très fort et une personnalité assez solide, sinon comment elle arrive à vivre dans la pauvreté, dans un pays étranger et loin de sa famille, ses multiples maladies et celles des enfants et par la suite leurs mort les uns après les autres.

Fadhma, comme toute femme Kabyle, est protectrice, aimante et affectueuse avec ses enfants et avec son mari. Dans la famille de ce dernier, Fadhma trouve les autres femmes insuffisamment économes et peu modérées dans la gestion des provisions, contrairement à sa mère qui a une gestion raisonnable et rigoureuse.

C'est de sa mère Aini, que Fadhma tient cette gestion et tant d'autres choses : une manière de vivre comme cueillir les olives et les figues, la couture, la poterie et les

travaux de champs et les travaux ménagers, et aussi, une de manière de penser ou de se conduire, en tant que femme de foyer, avec à son mari, avec à sa belle-famille, ses enfants et avec ses voisins.

4) **Aini :**

C'est une femme avec peu de chance dans la vie ; d'abord, elle se marie avec un homme plus âgé qu'elle. En suite, elle perd son mari qui lui laisse deux garçons. Quand elle se remarie avec un autre homme, celui-ci devait rentrer chez lui et la laisse donc seule pour se remarier avec la femme de son frère décédé.

Aini est aussi une femme peu respectueuse des coutumes ancestrales en accueillant son deuxième mari chez elle, c'est-à-dire chez son premier mari et, aussi, en refusant de rentrer chez ses parents lorsqu'elle perd son mari. Ceci dit, elle se comporte ainsi pour rester auprès de ses enfants : les éduquer et les enlever dans la l'affection et l'amour de leur mère.

Ces renoncements aux traditions de la société kabyle lui vaudront très cher. Son frère Kaci la renie au point de ne pas pouvoir rentrer chez elle, à Taourirt-Moussa-Ouamar, pour voir sa mère de son vivant ; les deux femmes ne se voient qu'en cachette à la sortie du village et la fille ne pourra même pas assister aux funérailles de sa mère. Cela restera une blessure indélébile pour cette femme.

Aini, jeune et naïve avec deux garçons et désormais veuve, elle tombe sous le charme d'un voisin qui l'a mise enceinte de la petite Fadhma. Cette énième erreur est impardonnable dans la Kabylie où les naissances hors mariage n'ont pas lieu d'être. Cette erreur va donc lui attirer inexorablement, elle et son bébé, l'acharnement, le mépris et parfois la violence de la part des habitants du village. Sa belle-famille a voulu l'a séparée de ses enfants pour s'emparer de sa « fortune » à la suite de la mort de son mari.

Aussi, le refus de son amant de reconnaître la paternité du bébé la pousse à le poursuivre en justice où elle aura gains de cause, sans pour autant obtenir la reconnaissance de la paternité de son bébé. Aini et son enfant Fadhma, vont être souvent les victimes de la violence de la société. Une violence due au fait qu'Aini n'a ni mari ni frère, ni quelque autre protecteur pour la défendre.

Alors Aini, intelligente et consciente de sa propre situation et celle de l'époque coloniale, s'en remet à la justice française pour échapper à ces injustices.

Aini, Consciente de l'environnement hostile à l'égard de Fadhma et de l'utilité de l'éloigner de cet environnement, décide de l'envoyer chez les Pères Blancs pour se scolariser et surtout pour aller travailler, plus tard, loin de chez elle à l'Hôpital d'At Menguelet, pour subvenir à ses besoin toute seule sans l'aide de personne y compris celle de ses frères ; cela constitue une sorte d'indépendance pour sa fille.

Cela est une preuve qu'à l'image de toutes les mères, Aini est protectrice et affectueuse à l'égard de ses enfants en travaillant d'arrache-pied pour subvenir à leur besoin. Son travail consiste à faire les travaux ménagers, travailler les champs, cueillir les olives et les figues, la décoration de la maison, la poterie et la gestion de ses provisions financières et alimentaires avec une rigueur absolue

.

Une gestion rigoureuse mais raisonnable tout au long de l'année qui la met, elle et ses enfant à l'abri du besoin. Et elle n'omet pas de donner un dixième de ses provisions pour le cheikh et les pauvres. Aini puisent de la religion musulmane les valeurs de la générosité et la solidarité communautaire.

2) La comparaison entre les mères et les filles :

A travers deux générations différentes, à savoir les mères et les filles, nous allons essayer, en comparant, de déterminer les ressemblances et dissemblances qui peuvent exister entre ces deux générations.

Cette comparaison, prélevée de nos deux romans, sera d'une grande utilité pour l'objet du troisième chapitre, en l'occurrence l'influence de l'école, l'église, l'émigration et la justice sur les évolutions et les régressions de la femme kabyle.

Nous allons scinder cette comparaison en ressemblances et dissemblances :

I. Les ressemblances :

Nous allons essayer, à partir des deux romans étudiés, de repérer certains points de ressemblances, des analogies dans leurs comportements et leurs situations qui peuvent exister entre les mères et les filles.

Le point de ressemblance le plus marquant est, sans conteste, l'aire géographique, c'est-à-dire la Kabylie où elles ont passées la quasi-totalité de leurs vies. Le climat socio-économique qui prévaut dans la Kabylie de l'époque : leur statut social, leurs ressources et le climat politique dans lequel elles vivent au quotidien caractérisé chez ces personnages féminins par leur absence dans la prise de décision.

En effet, la Kabylie de cette époque offre aux quatre personnages féminins un cadre spatial à leurs aventures et mésaventures. Ce cadre dans lequel ces personnages vivent, à l'instar de toutes les femmes Kabyles, est composé de différents lieux : la maison et la fontaine ou les champs.

La maison est le lieu le plus indiqué pour les femmes. La maison que décrit M. Feraoun dans ses romans « *nous renseigne sur une probable organisation familiale*

chez les Kabyles : il semble en effet que la maison soit le domaine de la femme »⁴⁵. C'est à la maison que les femmes passent leurs journées à faire les travaux ménagers : préparation de la nourriture, nettoyages, poterie, etc. Fadhma At Mansour parle des journées de sa mère : « elle faisait le ménage [...] moulait son grain pour la journée [...] préparait ses repas »⁴⁶, ce que reprend Henri Genevois : « préparation de la nourriture et cuisson, c'est le travail de la femme »⁴⁷.

Un second lieu : la fontaine, un lieu en dehors de la maison qui fournit l'eau aux membres de la famille, il est par excellence un lieu de femmes. C'est à la fontaine que les jeunes filles en particulier, et les femmes en générale, trouvent une liberté de parole et une liberté d'action, mais la fontaine est aussi le lieu de calomnies et disputes. Ceci est bien illustrer par Feraoun : « il y aura les rires, les bousculades sur le chemin de la fontaine. Et les confidences, les potins, les calomnies ... »⁴⁸. La fontaine est ce que la djemaa pour les hommes : « la fontaine est un lieu privilégié et symbolique au même titre que la djemaa » et de poursuivre « la djemaa est aux hommes, [...] la fontaine est aux femmes »⁴⁹ pense encore Feraoun.

Un autre lieu destiné au travail : les champs. En Kabylie, les femmes travaillent aux champs pour subvenir à leur besoins alimentaires, même si le gros du travail est fait par les mères, les filles participent d'une manière ou d'une autre à ce dur labeur. Ce travail, la femme, le fait avec son mari ou sa belle-mère. « Le jour elle travaillait les champs »⁵⁰ disait Fadhma de sa mère. Dans ce domaine « mari et femme doivent s'unir pour les travaux de champs »⁵¹ comme le labeur, la récolte des figes, des glands et des olives. Elle a en charge aussi d'acheminer le bois coupé par le mari à la maison.

⁴⁵ Gleyze, Jaques, *Mouloud Feraoun*, Ed. Harmattan, Paris, 1990, P36.

⁴⁶ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mehdi, Algérie, 2009, P25.

⁴⁷ Genevois, Henri, *la Femme Kabyle, les travaux et les jours*, F.D.B, N° 103, Fort national, 1969, P24.

⁴⁸ Feraoun, Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Bejaia, 2013, P26.

⁴⁹ Gleyze, Jacques, *Mouloud Feraoun*, Ed. Harmattan, Paris, 1990, P76.

⁵⁰ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Editions Mehdi, Algérie, 2009, P25.

⁵¹ Genevois, Henri, *La Femme Kabyle, Les Travaux et les jours*, F.D.B N°103, Fort National, 1969, P60.

En ce qui concerne le climat socio-économique, la Kabylie de cette époque offre aux femmes un statut difficile tant sur le plan social que sur le plan économique. Ce qui n'est pas fait pour arranger la position de la femme au sein de cette société kabyle.

Sur le plan économique, Feraoun démontre l'indigence dans laquelle vivent les populations autochtones d'une manière frappante : « *qu'est-ce que ca représente la richesse ici ? Zéro.* »⁵². Quand le riche n'a rien ou presque, que peut bien avoir un pauvre ?

Donc, pour subvenir à leurs besoins et survivre dans cette calamiteuse situation, la femme, accompagnée de son mari ou belle-mère travaille les champs et vergers comme le souligne H. Genevois : « *la femme entretient ces jardins qui fournissent les bons légumes du pays, aux espèces variés et si savoureux* »⁵³. Ce travail dure toute la journée et sans interruption du matin jusqu'au soir, permet d'avoir une maigre récolte en légumes, en figues et en l'huile d'olive, à peine de quoi se suffire.

Sur le plan social, la femme, au lieu de trouver en l'homme un soutien de poids pour surpasser les difficultés de la vie ensemble, elle subit une injustice encore plus féroce, sinon brutale, au nom de la tradition de la part de la société kabyle patriarcale. La femme a un statut social mineur. Laure Bousquet-Lefèvre écrit à ce sujet: « *cette même région où le niveau social de la femme est peut-être le plus bas et où les coutumes est la plus dure, voire la plus barbare à son égard* »⁵⁴.

Sous cette pression des traditions de la Kabylie, les hommes pensent que « *la femme est un objet qui ne sert qu'à reproduire* »⁵⁵ c'est-à-dire que la femme est réduite à son rôle de génitrice ni plus ni moins. En la privant de toute liberté : liberté de sortir seule et la liberté de choisir son mari, la femme est reléguée à un statut social mineur et inférieur par rapport à l'homme.

⁵² Feraoun, Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Bejaia, 2013, P191.

⁵³ Ibid, P60.

⁵⁴ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La Femme Kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P21.

⁵⁵ Soukehal, Rabah, *Le roman Algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, 2003, P218.

Paradoxalement à ces injustices, la femme reste pour les Kabyles le fondement sur lequel la culture et l'identité se construisent. C'est ainsi que Slimane Azem leur rend hommage : « *A TAQBAYLIT A TIGJDIDT* »⁵⁶ chante-t-il. Pierre Bourdieu parle de l'importance, voire la sacralité de la femme pour l'homme Kabyle tout au long de sa vie : « *c'est aussi que la femme est pour l'homme la chose sacrées entre toute* »⁵⁷.

Pour sa part, Feraoun parle de la présence de celle-ci telle une lampe dans une maison : « *la femme n'est pas effacée dans le foyer, elle le remplit de sa présence, peut-être plus que l'homme auquel il arrive de n'être que le chef nominal* »⁵⁸. La femme est le membre le plus important de la famille dans la société Kabyle et sur laquelle tout est basé. Un proverbe kabyle le démontre au plus haut point : «il vaut mieux une femme raisonnable qu'une paire de bœufs »

La situation politique de l'Algérie en général et la Kabylie en particulier- pays colonisé- ne font qu'exaspérer une situation déjà si compliquée. En effet, la femme reste absente dans les institutions « républicaines » française et aussi celle de Kabylie à savoir « Tajmaat ». Cette absence exclue, de faite, la femme dans la prise de décision individuelle et collective qui régit la vie quotidienne en Kabylie.

Malgré la situation socio-économique et politique difficile de la Kabylie, les femmes demeurent attachées aux principes de vie kabyle et au lien familial notamment entre mère et la fille car un amour et une affection particulière et réciproque lie les mères aux filles. Fadhma explicite la protection de sa mère : « *comment me préserver de la méchanceté des hommes* » et aussi son attachement envers elle : « *elle avait refusé de me donner* »⁵⁹. Ainsi Feraoun aussi l'explicite avec Malha qui « tint sa fille

⁵⁶ Azem, Slimane, Album *A Tigjdit*, 1967.

⁵⁷ Bourdieu, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, Précédé de trois études d'ethnologie Kabyle*, Ed, Seuil, 2000, P52.

⁵⁸ Chèze, Marie-Hélène, Mouloud Feraoun *La voix et le silence*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982, P72.

⁵⁹ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mehdi, Algérie, 2009, P27

à l'écart » et « *elle lui éviter d'aller travailler chez les autres* »⁶⁰ ajoute encore Feraoun.

Les femmes ont aussi le rôle, ô combien important, d'éducation des générations futures. C'est à la femme que revient la lourde tâche d'éduquer et de transmettre le riche patrimoine oral kabyle. Camille Lacoste-Dujardin parle de ce rôle des femmes : « *elle transmet aussi une grande partie de la culture traditionnelle, usages, rites, morales, codes de conduite et littérature orale en contes et chants* »⁶¹. D'ailleurs, Fadhma a appris de sa mère des poèmes, des proverbes et des chants qu'elle a, elle-même, transmis à ses enfants et elle les a aussi traduit avec ses enfants : Jean et Taos. Et, elle a aussi appris d'elle une manière de vivre et de se conduire.

Il y a un trait de caractère commun aux personnages féminins qui est la jalousie envers chaque femme concurrente en fortune, en beauté et en amour. Feraoun donne l'exemple de la mère d'Ouiza qui demande à sa fille de ne marcher avec Dahbia de peur de paraître laide. Et Fadhma voulait quitter la maison de sa belle-famille parce qu'elle est trop jalouse.

La force physique et psychologique est l'un des traits communs de ces femmes, mères comme filles.

Une force psychologique pour faire face à la situation calamiteuse de la Kabylie avec tous les problèmes au quotidien qui les attendent. Marie-Hélène Chèze dit à ce propos de la femme kabyle : « *elle est familiarisée avec la douleur et le silence* »⁶². La force physique est un don de Dieu pour accomplir leurs tâches de femmes toute la journée du levée du soleil jusqu'à des heures tardive du soir.

⁶⁰ Feraoun, Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Bejaia, 2013, P37

⁶¹ Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED Bouchène, Alger, 1990, P137.

⁶² Chèze, Marie-Hélène, *Mouloud Feraoun La voix et le silence*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982, P16.

Les filles comme les mères tentent de se faire une place, naturellement une bonne place, parmi les autres femmes et Feraoun le dit dans *Jours de Kabylie* « *chacune se fait à la fontaine la place qu'elle mérite. Il y en a qui s'impose, que l'on entoure et que l'on estime* »⁶³.

⁶³ Feraoun, Mouloud, *Jours de Kabylie, A la claire fontaine*, ED Talantikit, 2013, P114,

II. Les dissemblances :

Il y a beaucoup de dissemblances entre les filles et les mères. Ces différences sont liées au contact des filles au colonisateur français à travers ses institutions que sont : l'école, l'église et la justice ainsi qu'avec l'apparition du phénomène de l'émigration. Ces institutions véhiculent des valeurs, une vision du monde, une histoire et une culture tout à fait différente de la jurisprudence, des croyances et de l'éducation kabyles.

Le premier point de ces dissemblances est la scolarisation des filles. Ces filles ont rejoint les écoles suite à l'ouverture de celles-ci aux enfants indigènes à la fin du 19ème siècle. Contrairement aux filles, les mères ne peuvent pas rejoindre l'école à cause des traditions qui interdisent aux femmes de s'instruire, de surcroît chez le colonisateur français. A cette époque, cela faisait scandales chez les Kabyles.

Cette scolarisation des filles est, en effet, un moyen efficace pour abreuver les écoliers d'une idéologie et une vision du monde. A titre d'exemples, il y a chez les filles et les mères une conscience et une vision différentes du monde et des choses comme la pensée de Malha sur le temps, ne donnant l'importance qu'au présent. La place qu'occupe les sentiments chez les filles n'est pas le même que chez les mères. D'ailleurs, Malha n'a pas compris chez sa fille tout cet énorme douleur, voire son désespoir, d'avoir perdu son amoureux, à savoir Amer n'Amer.

Aussi, cette scolarisation est française dans le fond et la forme parce qu'elle diffuse la langue, la culture et les savoirs franco-européens qui efface chez les écoliers, sans aucun doute, leur identité personnelle et leur identité culturelle collective. En effet, Feraoun, tout comme d'ailleurs Fadhma At Mansour, sont conscients du pouvoir de l'école, car « *il est pédagogue, le pouvoir de l'éducation et l'instruction, il sait que certains Kabyles ont connu ce sentiment de déculturation* »⁶⁴. Pour sa part, Fadhma At Mansour explicite cette éducation française en parlant de ses lectures : Hugo, Daudet,

⁶⁴ Gleyze, Jacques, *Mouloud Feraoun*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1990, P26

Racine et Molière et sa préférence pour l'Histoire de France : « *j'étais première en histoire de France* »⁶⁵. L'Histoire de France dispensé à des enfants algériens avec des contre vérités historiques que Malek Haddad critique dans *L'élève et la leçon*, en traitant celle-ci de « leurre » en donnant un exemple frappant du genre : « *la France s'appelait la Gaule et ses habitants les Gaulois. Nos pères les Gaulois* »⁶⁶.

De plus, les moyens matériels de ces écoles sont limités en fonctionnant dans des conditions très difficiles avec le manque de salles, de chauffages en hiver ainsi que de l'insuffisance des denrées alimentaires dispensées aux élèves, ce que Fadhma confirme : « *Quant à la nourriture, elle était celle de tous les pensionnats pauvre* »⁶⁷.

Sur le plan des moyens humains, les instituteurs sont peu qualifiés, car il y a déficit d'instituteurs. Cela oblige les responsables de ces écoles à recourir à des Pères Blancs pour suppléer à ce manque de personnel enseignant.

En revanche, les mères, quant à elles, ont reçu l'éducation traditionnelle à travers les chants, poèmes, les contes, devinette et autres modes de transmissions oraux. Cette éducation traditionnelle véhicule des valeurs, une vision du monde et une culture, proprement Kabyle, différente, voire opposée à celle de l'école française comme la solidarité et l'entraide entre les membres de la famille.

Cette éducation traditionnelle se transmet des parents aux enfants, par la femme plus particulièrement. C'est pour cela que Feraoun « *insiste pour que les femmes [...] continuent à transmettre et la culture et la langue de leurs ancêtres* »⁶⁸.

Khalti est une des ces femmes qui émerveille le petit Fouroulou qui dit à ce propos : « *khalti n'est pas un personnage ordinaire. Elle connaît des pays imaginaires remplis*

⁶⁵ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, 2009, P37.

⁶⁶ Haddad, Malek, *l'élève et la leçon*, P114/115, in *Le Roman algérien de langue française*, op, cit, P332.

⁶⁷ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, P33.

⁶⁸ Gleyze, Jacques, *Mouloud Feraoun*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1990 P78.

*d'événements étrangers et surnaturels, de disparitions inexpliquées et mouvementées, de métamorphoses, de revenants de fantômes, des histoires qui font rêver »*⁶⁹.

Le deuxième point de dissemblance est celui de la religion qui tient un grand rôle dans les sociétés si bien au plan collectif qu'individuel. Les mères, Aini comme Malha, sont nées musulmanes, même si Malha a vécu comme chrétienne à At Ouadhou, alors que leurs filles ont embrassé la religion chrétienne.

Cette différence de religion ne sera pas sans conséquences sur les unes et les autres car chaque religion véhicule des valeurs et des dogmes différents, voire, contradictoires. En effet, la religion musulmane a des préceptes plus rigides envers les femmes que la religion chrétienne qui est, elle, plus souple. Feraoun montre cette souplesse dans cet extrait : *« si des jeunes en profitent pour flirter un peu, c'est sous l'œil bienveillant du prêtre »*.⁷⁰

Dans la religion musulmane, contrairement à la religion chrétienne, la femme ne peut se marier toute seule sans tuteur légal : son père, son oncle ou son frère. Par contre, la religion chrétienne interdit aux mariés de divorcer quel que soit le motif. La croyance chez les mères à la malédiction et au « maktoub » c'est-à-dire que toute personne sur terre est vouée à un sort fatal inéluctable. Chose à laquelle les filles ne croient pas.

Les filles font des critiques à l'encontre des chrétiens qui se servent, des fois, de la religion pour se servir ou pour avoir des aides précieuses de la part des Pères Blancs que Fadhma At Mansour ne manquera pas de souligner dans son roman.

Le poids de la tradition et des coutumes est beaucoup plus pesant sur les mères que sur les filles. Les filles au mieux elles ne connaissent pas et au pire ne prennent pas en considération ces traditions qu'elles transgressent sans gêne. En revanche, les

⁶⁹ Gleyze, Jacques, *Mouloud Feraoun*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1990, P38.

⁷⁰ Feraoun, *Les chemins qui montent*, ED Talantikit, Bejaia, 2013, P19.

mères sont plus respectueuses de ces traditions, ou du moins, quand elles sont contraintes de les transgresser, elles le font en catimini pour sauver les apparences. Feraoun explique cela en ces termes : « *Si l'homme instruit se voit forcé [...] de se soumettre aux exigences d'une civilisation [...] les femmes sont demeurées semblables à elles-mêmes, ainsi que les paysans [...] ce sont ceux-là les gardiens de la tradition* »⁷¹.

Les mères sont plus attachées à la terre natale par rapport aux filles qui préfèrent se sauver vers un ailleurs plus vivable et moins rigide que la Kabylie. Fadhma, choisit d'aller s'installer en Tunisie, à cause de sa chrétienté et des conditions de vie plus au moins confortables en Tunisie, et Dahbia, rêve de France, pour vivre pleinement son amour avec Amer, loin des contraintes sociales et les regards indiscrets des habitants d'Ighil Nezman.

⁷¹ Feraoun, Mouloud, Les Poèmes de Si Mohand, ED Talantikite, 2013, P8

CHAPITRE III

Dans cette dernière partie, il sera question de repérer les régressions et les progrès que ces institutions françaises ont apportés aux quatre personnages féminins que se soit dans leur vie quotidienne à court et à long terme. En suite, il sera question de voir les répercussions de ces institutions sur la femme et la société.

Les influences, les régressions et les évolutions se font par rapport à leurs mères ; l'usage ou la fréquentation de ces dernières institutions, et par rapport aussi à la société dans ensemble sur tous les plans de la vie : politique, économique et culturel.

Dès sa mainmise sur l'ensemble du territoire de l'Algérie en 1830, et surtout après l'insurrection de la Kabylie en 1871, les autorités françaises ont instauré une politique pour influencer, voire changer la société algérienne en général, et kabyle en particulier dans son organisation sociale, politique et économique dans le but d'asseoir son autorité coloniale et surtout d'implanter puis enraciner sa langue, sa religion et sa culture.

Cette entreprise d'influences est présente dans la mesure où il y a des changements de certains comportements et l'apparition de comportements jusqu'à là inexistants dans la société kabyle ou du moins dans la manière de faire et dans la même proportion.

I. Les évolutions :

Dans un premier temps, nous avons repérer à partir de ces deux romans certains des points positifs de ces changements. Ces points sont positifs, car il s'agit de donner une place plus importante à l'individu dans une société où tout est régi collectivement et en groupe.

Parmi ces points où l'individu réussit à se soustraire à l'emprise et dictat du groupe, on relèvera incontestablement celui du mariage. Nous savons qu'en Kabylie, c'est aux mères qu'incombe de choisir les filles à leurs fils nubiles : « *le garçon*

*charge sa mère d'aller lui trouver une fille »*⁷² et aussi c'est à elle aussi de le conclure jusqu'au dernier détail avec la famille de la fille : « *la conception et les modalités de ce mariage appartiennent aux femmes.* »⁷³. En ce qui concerne le père, c'est à lui de se renseigner sur la famille de sa future belle. Les critères du père sont le sens de l'honneur c'est-à-dire le *nif*, la bonne conduite de ces membres, l'influence et la richesse. C'est ce qu'on appelle en Kabylie : une bonne famille. Laure Bousquet-Lefèvre parle de ce rôle : « *le père kabyle vise et recherche en premier lieu, « une bonne famille »* »⁷⁴. Donc, le mariage se fait sans la concertation ni de l'époux ni l'épouse. C'est avant tout une affaire de famille : « *le mariage [...] il réalise plus que l'union de deux personnages, l'alliance de deux groupes* »⁷⁵.

Aussi, c'est par le mariage des fils qu'une femme en Kabylie manifeste son autorité de femme dans le foyer. Ce n'est pas le cas de Fadhma qui a laissée tous ses enfants choisir leurs femmes ou leurs hommes. Elle ne s'est pas mêlée d'aucune manière de leurs mariage ni de près ni de loin. « *Après seulement, il nous mit au courant [...] Nous ne pûmes que nous incliner.* » disait Fadhma du mariage de son fils aîné Paul.

Un autre point important ; bien qu'en Kabylie l'instruction soit formellement interdite aux filles, les mères ont décidé d'envoyer leurs filles à l'école. En faisant cela, ces femmes transgressent une nouvelle fois les traditions et le code d'honneur kabyles : « *transgresser une loi implacable qui sévit depuis des siècles : la femme ne peut s'instruire* »⁷⁶. Fadhma parle du refus des Kabyles d'envoyer leurs filles à l'école : « *plus que jamais les Kabyles refusaient de faire instruire leurs filles* »⁷⁷. Dans la pensée kabyle, l'éducation est très importante c'est pour cela que les Kabyles évitent de confier leur propres enfants aux français qui feront d'eux des impies et des français : « *aux yeux de certains autochtones méfiants, envoyer une fille au collège*

⁷² Soukehal, Rabah, *Le roman Algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, 2003, P224.

⁷³ Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED Bouchène, Alger, 1990, P52.

⁷⁴ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La Femme Kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P53.

⁷⁵ Ibid, P52.

⁷⁶ Soukehal, Rabah, *Le roman Algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, 2003, P345.

⁷⁷ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, 2009, P41.

*français revenait aussi à renier sa communauté, sa foi ; c'était se heurter à la tradition et au droit coutumiers »*⁷⁸.

Cette instruction fait de Fadhma une femme différente des autres femmes de la société kabyle mais elle lui permet de ne pas croire à certaines croyances qui peuvent encore exister en Kabylie. Elle sait reconnaître une maladie quand les autres femmes voient une malédiction ou un sortilège venant d'une rivale jalouse. Elle donne l'exemple de sa belle-mère qui croit au sortilège lorsque sa fille est morte de tuberculose : *« j'eus beau répéter à ma belle-mère que sa fille est morte de maladie »*⁷⁹. Ce regard persiste encore dans les années quatre-vingt dix avec la montée de l'intégrisme : *« La femme scolarisée devient une simple victime parce qu'elle est accusée indirectement par les intégristes d'être responsable de sa propre occidentalisation »*⁸⁰.

Aussi, Fadhma est choquée de voir sa belle-mère Djohra battue par son beau-père Ahmed. Une manière, d'abord, d'affirmer et puis de dénoncer les violences dont les femmes kabyles sont victimes de la part de leurs propres maris. Ensuite, de dire d'une façon implicite qu'elle n'a pas l'habitude de voir une femme battue brutalement par son mari bien qu'elle soit elle-même, avec sa mère, victimes de la violence des hommes parce qu'elles n'ont personne pour les défendre, mais elle n'a point connu la violence conjugale. Elle dit à ce sujet : *« je reverrai toujours la rage de mon beau-père »*⁸¹.

De plus, Fadhma a travaillée à l'Hôpital At Menguelet loin du domicile de son mari Belkacem, depuis son mariage jusqu'à la naissance de son premier bébé. Ceci est très rare dans la Kabylie de l'époque, voire impossible qu'une femme travaille dehors, de surcroît, avec des Français et au contact de nombreux hommes. Camille Lacoste-Dujardin parle de la limite de l'espace réservé aux femmes dans la société

⁷⁸ Gleyze, Jaques, Mouloud Feraoun, Ed. L'Harmattan, Paris, 1990, P107.

⁷⁹ Ibid. P108-109

⁸⁰ HASNI, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar sur www.limag.refer.org/new/index.php?inc=texte&action consulté le 11/04/2015.

⁸¹ Ibid. P93.

kabyle : « *l'espace qui est réservé aux femmes est donc délimité au sein de la résidence patrilignage* »⁸². Cela dit, les femmes sortent pour aller aux champs accompagnées de leurs maris ou de leurs belles-mères ou pour aller à la fontaine.

Concernant Aini, la mère de Fadhma, en bravant les coutumes en ayant un enfant hors mariage, elle aurait été tuée, elle et son bébé : « *l'enfant conçu hors des liens de mariage est toujours et régulièrement mis à mort. (Ainsi que sa mère, fort souvent)* »⁸³. C'est la sentence de la jurisprudence kabyle et le code l'honneur qui exige la mort de la femme adultère. Elle s'en sort grâce à la justice et la gendarmerie françaises qui lui ont sauvé la vie, elle et son bébé.

Elle poursuit, aussi, en justice son amant ; le père de Fadhma, pour qu'il reconnaisse cette fille qui est née de leur liaison amoureuse. Dans ce cas de figure la justice française est d'abord salvatrice de deux vie humaines notamment un bébé innocent puis protectrice à l'égard des plus faibles.

Aussi, à la mort son mari, les frères de ce dernier veulent la chasser de la maison maritale, la priver de son enfant et de l'héritage qui lui revient de droit. Mais Aini se révolte et ne se laisse pas faire en restant chez son défunt mari avec son enfant. Elle dit : « *ils décidèrent de chasser ma mère et de recueillir ses enfants dont ils convoitaient les biens* »⁸⁴. Là aussi, Aini se remet à la justice française qui lui permet de vivre chez elle avec ses enfants et leurs biens.

Dahbia, pour sa part, a une liaison amoureuse avec Amer alors qu'ils ont deux religions différentes. Dahbia est chrétienne et Amer est musulman. En Kabylie, les jeunes des deux religions différentes ou de familles rivales ne marient pas entre eux « *elle ose aimer un musulmans alors qu'elle est chrétienne, et dans ce monde de*

⁸² Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED Bouchène, Alger, 1990, P97.

⁸³ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La Femme Kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P103.

⁸⁴ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, 2009, P25.

*paysans les gens des deux religions différentes qui s'aiment sont maudits par l'ensemble de la communauté »*⁸⁵

Pierre Bourdieu, dans *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, décrit la maison en Kabylie avec peu de choses c'est-à-dire sans table ni chaises ni un lit. Contrairement à la description de Fadhma avec ses différents domiciles conjugaux où elle paraît comme une maison européenne avec une table, des chaises et des petits ustensiles : « *on avait chargé notre petite table et nos chaises* »⁸⁶. Ils abandonnent la maison traditionnelle kabyle et ses maigres ustensiles et objets. Une maison où les personnes partagent quasiment la même pièce que les animaux. Une chose que les Amrouche n'ont jamais connu dans leur foyer partout où ils ont vécu et aussi et surtout la maison qu'ils ont construite à Ighil-Ali est une à l'européenne. Plus d'« akkuffi » ni d'« adaynin » et place à la cuisine, chambre et salon.

Enfin, il y a lieu de signaler que certaines de ces évolutions qui restent, certes, l'œuvre des institutions françaises, mais nous ne pouvons pas négliger le rôle primordiale des mères. En effet, Aini, la mère de Fadhma, prend conscience de l'utilité et l'importance de la justice française pour avoir gain de cause lorsqu'elle a perdu d'avance la partie devant le droit coutumier kabyle. A ce sujet Zineb Ali-Benali dit : « *Les Kabyles avaient alors une stratégie d'évitement des différentes instances de l'autorité coloniale. On peut mesurer toute la portée du geste d'Aini qui opère un choix en dehors des options de sa société* »⁸⁷. Cela traduit sa connaissance des lois de la société Kabyle et celle de l'autorité coloniale. Ainsi, elle refuse de se plier aux lois de sa société pour se réfugier dans les lois de l'autorité coloniale qui la protège, elle et ses enfants et leurs biens.

⁸⁵ Soukehal, Rabah, *Le roman Algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, 2003, P183.

⁸⁶ At Mansour, Fadhma, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, 2009, P100.

⁸⁷ Ali-Benali, Zineb, *Que reste-t-il du moi ? Pour une histoire des femmes au Maghreb. Éléments pour une perspectives « genre »* sur www.limag.com/Textes/Ali-Benali/HistoireFemmes consulté le 10/05/2015.

Pour sa part, Malha, qui tient énormément au mariage de sa fille Dahbia, refuse de la marier ou « la vendre » au président, Saïd en l'occurrence, malgré sa richesse et ses propositions alléchantes : « le président du village kabyle d'Ighil Nezman [...] tente d'acheter Dahbia et propose à la mère en échange une maison toute grande et toute belle ». Rabah Soukehal parle de la chance qu'a Dahbia de n'être pas vendue pour la richesse et la puissance grâce à sa mère : « *Dahbia a de la chance, en tant que femme, de n'avoir pas été vendue comme c'est le cas dans le monde paysan et traditionnel des Kabyles* »⁸⁸.

Aussi toutes les deux, Aini et Malha, prennent conscience de l'utilité de l'école et décident de les envoyer à l'école qui reste à l'époque interdite aux filles. Elles savent que le salut de leurs filles et leur indépendance passent par les études et l'instruction, à l'image de Fadhma qui a travaillée à l'hôpital. Rabah Soukehal parle de ce sujet : « *étudier pour une femme algérienne équivaut à la liberté, briser le cocon familial et traditionnel tout à d'abord, et en suite s'ouvrir au monde extérieur* »⁸⁹.

En définitive, nous pouvons dire que pour les filles ont la chance d'avoir eu leurs mères respectives avec une telle conscience et une telle transgression dans une société kabyle impitoyable. Elles donnent, ainsi, à leurs filles la chance de rentrer à l'école et de vivre dans une certaine liberté par rapport aux autres filles et s'ouvrir sur la culture française. Donc, que ce soit l'école ou la justice, les mères ; Malha et Aini, se servent de ces institutions comme moyen pour s'en sortir de leurs malheurs.

⁸⁸ Soukehal, Rabah, *Le roman Algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, Alger, 2003, P252.

⁸⁹ Ibid., P318-319.

II. Les régressions :

Dans un deuxième temps, nous avons repéré les points négatifs de ces changements dus au contact des femmes avec les institutions françaises.

En effet, Fadhma en arrivant chez sa belle-famille, habituée au mode vie français, voulait aller à la messe en plein jour et toute seule. Il faut dire qu'en Kabylie une femme ne peut pas sortir seule et doit rester au domicile familial, à l'abri des regards des hommes. Ceci est vécu parfois comme un privilège. Mais Fadhma ignore qu'une femme ne peut sortir de la maison, de surcroît, toute seule et elle ignore aussi les conséquences fâcheuses que cela peut engendrer : la honte et la risée à l'égard de sa belle famille, pour sa propre famille et pour elle-même. Elle l'explique : « *Les coutumes [...] défendaient aux femmes jeunes de sortir de la maison. [...] Ignorant tout cela, j'avais préparé des habits propre pour me rendre à la messe* »⁹⁰.

Quand Fadhma, et plus tard sa fille Marie-Louise-Taos, se permet de sortir pour faire sa messe à l'église en Kabylie comme en Tunisie, elle abandonne la tenue vestimentaire traditionnelle qui est d'usage en Kabylie, en s'habillant à l'européenne . Elle dit : « *moi en blouse à l'italienne et Marie-Louise-Taos, plus tard, vêtue à la mode de Paris* »⁹¹. En effet, la femme, en Kabylie, a une tenue qui couvre son corps : « *Elle est également imposée par les règles sociales issues de la croyance masculine qui veut que la femme soit couverte* »⁹². Ces règles sociales sont inspirées de la religion musulmane pour empêcher l'homme de céder à la tentation: « *Le regard du corps féminin symbolise donc à la fois la séduction et son danger inhérent* »⁹³. Ce changement dans la tenue vestimentaire n'est pas fortuit, car il s'agit de l'influence franco-européenne et une volonté de vivre comme l'ensemble de ses voisins

⁹⁰ At Mansour, Fadhma, Histoire de ma vie, Ed. Mahdi, Boghni, 2009, P105.

⁹¹ Ibid., P175

⁹² HASNI, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar sur www.limag.refer.org/new/index.php?inc=texte&action consulté le 11/04/2015.

⁹³ Ibid.

européens : « *Pendant les années trente, les femmes algériennes commencent à se dévoiler sous l'influence de la colonisation française* »⁹⁴

De plus, Fadhma, avant de s'installer chez sa belle famille, a vécu avec son mari à At Menguelet. A cette époque, le jeune mari s'installe dans le foyer familial chez ses parents : « *dans la logique traditionnelle, il serait demeuré au foyer* »⁹⁵. En cette courte durée, elle nous a décrit une vie tout à fait européenne avec un couple qui travaille et rentre le soir, et un changement même dans l'alimentation avec des fromages et des camemberts quand la majorité des Kabyles ne mange pas à leur faim.

Aussi, Fadhma a vécu en Tunisie près de quarante ans pour fuir la pauvreté et pour pratiquer sa religion. Dahbia, pour sa part, elle a fait le projet de partir en France avec Amer. Certes les conditions socio-économiques et politiques sont défavorables mais, à cette époque, seuls les hommes franchissent les frontières du pays pour, souvent, aller travailler en France et laisse derrière eux leurs femmes et enfants.

Dahbia pour sa part, jeune fille de seize ans, demande à son amie Ouiza si elle aime son futur époux à savoir Mokrane. Le mariage en Kabylie de l'époque est d'abord une union de deux familles sans prendre en considération l'«amour» qui pourrait exister ou pas entre les deux futures maries. Laure Bousquet-Lefèvre parle du mariage qui « *réalise plus que l'union de deux personnes, l'alliance de deux groupes* »⁹⁶. Un comportement étrange à la culture traditionnelle où les futurs époux ne se connaissent qu'à la nuit de noce.

Mais elle a un autre comportement plus étrange encore en donnant à Amer une feuille. Cette feuille est dessinée d'un cœur avec une flèche : « *elle a laissée tomber [...] un petit papier, un rien avec un cœur percé d'une flèche* »⁹⁷. Ce dessein, un signe d'amour, intrigue même Amer qui se demande où est-elle pue apprendre cela ? Ce

⁹⁴ Hasni, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar consulté le 11/04/2015.

⁹⁵ Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED. Bouchène, Alger, 1990, P20.

⁹⁶ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La femme kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P52.

⁹⁷ Feraoun, Mouloud, *Les Chemins qui montent*, ED Talantik, Bejaia, 2013, P115.

signe d'amour, Dahbia, ne peut le connaître à l'église ou à l'école ou à travers ses lectures c'est-à-dire au contact des français habitué aux aventures d'amour et de romantisme.

En outre, Dahbia, voulant aller en France avec Amer pour s'y installer définitivement et son retour, demande à Amer de vendre ses terres et tout ce qu'il possède. Elle ignore une règle très chère et symbolique en Kabylie : ne jamais vendre ses terres quel que soit le prix et les raisons car celui qui ose vendre ses terres ternit de son honneur et de sa réputation dans tout le village.

En ce qui concerne l'émigration, ce passage de *La Terre et le Sang* :
« - *c'est pour cela peut-être que ton mari en a une là-bas, qu'il retrouve à chaque voyage ? Il te l'a dit, ça aussi ?*

- *il n'en a pas une. Plusieurs, sûrement. Je ne m'en soucie guère. [...] N'empêchent qu'il me revienne chaque fois. ».*

Ce qui nous montre à la fois le degré de conscience de la femme kabyle et aussi comment les femmes peuvent-elles être influencées par l'émigration alors qu'à cette époque, elles n'ont pas le droit de sortir des lieux qui leur sont destinés c'est-à-dire émigrer et que nous avons déjà cités.

Donc, les hommes qui vivent en France pour travailler, en rentrant en Kabylie, parlent à leurs propres femmes d'aventures et de mésaventures de leurs concitoyens. Ces discussions intimes entre maris, les femmes le rapportent et le discutent entre elles. De cette manière, elles apprennent la vie que leurs hommes mènent en France. Et de la même manière, les femmes se rendent compte des traditions, coutumes et du mode de vie français notamment la liberté dont les femmes jouissent.

Donc, l'émigration influence la femme d'une manière indirecte en espérant vivre dans le même mode de vie où la femme est l'égale de l'homme. Cela dit, Feraoun donne un autre exemple dans *Les Chemins qui montent* de cet homme kabyle qui s'est installé en

France en famille pour vivre à Tourcoing. Celui-ci répudie sa femme pour avoir posé en photo dans la une d'un journal.

III. Les répercussions de ces changements sur la femme et la société kabyle :

Les changements, que cela soit les évolutions ou les régressions, ont des répercussions sur la femme et sur la société dans son ensemble à court et à long terme.

I. Les répercussions sur la femme :

En effet, les répercussions sur la femme sont importantes grâce à ces institutions françaises. Celles-ci prônent la liberté de la femme en donnant tous les droits à la femme comme l'instruction et l'égalité entre l'homme et la femme. Ces changements vont avoir un impact direct sur la société tant l'importance de la femme dans la société kabyle est grande notamment sur les générations futures. A ce sujet Zineb Ali-benali dit : « *Les femmes-la femme- seront les gardiennes de la permanences* »⁹⁸. Donc, en Kabylie, la femme est cette « *Thigejdith* » sur laquelle sont posées la langue, la religion, la culture et l'histoire. Pierre Bourdieu donne le sens de Thigejdith chez les kabyles : « *la femme, c'est les fondations [...] féconde thigejdith, plantée dans la terre, lien des ancêtres, maître de toute fécondité et ouverte vers le ciel* ».⁹⁹

Ainsi, le fait que Fadhma sort toute seule et habillée à l'européenne et milieux étranger, elle montre et démontre un certain accès de la femme à une liberté individuelle qui n'existe pas encore « *la femme [...] qui porte le masque féminin d'une culture qui ne lui appartient pas, à travers lequel il perd son identité, sous l'influence de l'école et du moule corporel occidental* »¹⁰⁰.

Donc, l'adoucissement des traditions et us. Nous pouvons interpréter cela en une ouverture sur la femme et sur les autres cultures et ce changement dans les mœurs

⁹⁸ Ali-Benali, Zineb, *Que reste-t-il du moi ? Pour une histoire des femmes au Maghreb. Eléments pour une perspective « genre »* www.limag.com/Textes/Ali-Benali/HistoireFemmes consulté le 10/05/2015.

⁹⁹ Bourdieu, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, Précédé de trois études d'ethnologie Kabyle*, Ed, Le Seuil, 2000, P68.

¹⁰⁰ Hasni, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar sur www.limag.refer.org/new/index.php?inc=texte&action consulté le 11/04/2015.

est un autre regard sur la femme d'une manière générale et sur celle qui sort et travaille d'une manière particulière. Ceci est l'œuvre de la présence française par le biais de l'école et de la justice : « *la France, par une action d'abord indirecte (influence générale du contact de la civilisation et de la race, mesures administratives, et surtout œuvre patiente des tribunaux à tenter d'y remédier* »¹⁰¹.

¹⁰¹ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La Femme kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P24.

II. Les répercussions sur la société :

Au fait, les répercussions sur la société sont liées dans un premier temps à la femme et dans un deuxième temps à un organisme ou à une institution qui à la fois un pouvoir politique et juridique à savoir : « *Tajmaat* ».

Cette dernière est un exécutif politique où chaque famille a son membre choisi de sa part qui les représente. Salem Chaker, dans l'Encyclopédie Universalis, donne cette définition : « *à l'échelle du village, de la tribu, des assemblées détentrices de toute légitimité désignent pour une courte période un chef et ses assesseurs. On a souvent parlé de « démocratie direct » [...] toute adulte pouvant prendre part à l'assemblée et ses décisions [...] le poids des plus anciens y était décisif* »¹⁰². Elle prend en charge les affaires et les décisions dans le domaine public et d'intérêt général. *Tajmaat* est aussi est exécutif juridique dans la mesure où, en s'appuyant sur le code d'honneur, dénouent les litiges, voire les conflits qui peuvent exister au sein de la même famille ou entre familles rivales.

Sur un autre plan, le recours des algériens en générale et les Kabyles en particulier à la justice française à l'image d'Aini qui s'est dérobé des lois kabyle ébranle *Tajmaat*. Cette justice française fait sauter beaucoup de verrous notamment à l'égard des femmes que *Tajmaat* ne pourrait jamais toucher. Par conséquent, cet organisme, sur lequel la démocratie kabyle s'exerce, se trouve fragilisé et menacé de disparition par la justice française avec ses lois contradictoire. De plus, avec la fragilité, voire la disparition de *Tajmaat*, c'est toute la pensée, l'organisation et tous les lois du code d'honneur kabyle qui disparaissent.

Aussi, la diffusion de la langue et de la culture française à des enfants indigènes par le biais de l'école crée une classe d'indigènes lettrés et francisés et elle crée, chez une partie de celle-ci, une certaine affinité à l'égard de cette civilisation franco-européenne. Ces indigènes servent de véritables intermédiaires entre les autorités

¹⁰² Chaker, Salem, *civilisations, les principaux traits traditionnels*, encyclopédie Universalis 2014.

coloniale et le reste de la population et grâce auxquels la France vante la réussite de la «mission civilisatrice ». L'autre partie de cette classe est un appui pour les indigènes et servent ces derniers à l'image d'Amer n'Amer.

Cette classe ne se gêne pas à l'égard de certaines traditions et us en les transgressant avec le changement d'habitude vestimentaire, alimentaire et mentale. Parmi ces transgressions, d'abord, la tolérance envers les chrétiens qui peut aller jusqu'à le mariage entre des chrétiens et musulmans ou entre familles rivales. Ensuite, le changement dans les relations entre les jeunes filles et jeunes hommes et même dans la conception du mariage et enfin, le regard critique envers notre société dans nos vertus et de nos défauts.

Ces transgressions des us et traditions kabyle créent, entre d'un côté les opposants et d'un autre côté les partisans, des tensions et des antagonismes qui peuvent engendrer des conflits entre deux générations différentes : une génération pieuse et qui croit en Dieu et au respect de la religion et une autre qui ne respecte pas la religion et ne croit pas en Dieu sous l'influence de l'instruction et de ces lectures. Un cas dans cet ordre est explicité par Mammeri Mouloud dans *Le Sommeil du juste*. En effet, le héros Arezki, en pleine discussion avec son père nie l'existence de Dieu :

« [...] A ton âge, avec ta figure de fille, où as-tu vu le mal ?

-Partout. Si ton destin avait voulu que tu voies le monde ...

-Le monde que tu as parcouru, toi, enfant du péché.

-Non, mais j'ai lu dans les livres.

-Et qu'est ce que tu as lu ?

-Que Dieu n'existait pas. [...] »¹⁰³.

Cette discussion déborde car le père prend son fusil et tire sur son fils : « le père n'y avait plus tenu. Il était allé chercher son fusil. Arezki affolé avait d'abord buté sur tous les coins de la maison [...] il savait aussi que le père était un tireur infallible : il

¹⁰³ Mammeri, Mouloud, *Le Sommeil de Juste*, Edition El Dar El Othmania, 2005, Alger, P10.

l'aurait tué. »¹⁰⁴. Cet exemple montre combien cette influence crée un immense fossé déjà dans la même famille entre le père et le fils.

Un autre cas, celui que Feraoun met en scène, est celui du viol de Dahbia par Mokrane « *Mokrane arrivera au bout de sa haine et se vengera de Dahbia [...] en la violent* »¹⁰⁵. Au-delà de la violence de ce geste à l'encontre de la femme qu'il veut dénoncer par ailleurs, Feraoun montre et démontre que c'est une violence d'une vision du monde à l'encontre d'une autre. D'un côté, Mokrane est décrit comme un musulman fanatique « *Mokrane, un jeune fanatique extrémiste [...] il veut, guidé par sa haine aveugle, châtier à sa manière de musulman Dahbia parce qu'elle [...] chrétienne* »¹⁰⁶. D'un autre côté, Dahbia, jeune fille chrétienne et scolarisée dans l'école française dite « laïque » et qui prône l'égalité homme-femme.

Ainsi, comme c'est roman prémonitoire, Feraoun anticipe et prophétise la violence des extrémistes à l'encontre des femmes dite « occidentale » par la scolarisation, la religion, l'habillement et le comportement « *La femme scolarisée devient une simple victime parce qu'elle est accusée indirectement par les intégristes d'être responsable de sa propre occidentalisation* »¹⁰⁷.

Une chrétienne qui peut se dévoiler dans son habillement et défendre l'égalité homme-femme c'est-à-dire l'émancipation de la femme « *avec la radicalisation des mouvements islamistes et la violence de la répression religieuse en Algérie, le dévoilement de la femme devient non plus le signe de son émancipation [...] mais une manifestation d'une occidentalisation* »¹⁰⁸.

¹⁰⁴ Ibid, P11.

¹⁰⁵ Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED Bouchène, Alger, 1990, P140

¹⁰⁶ Ibid., P139

¹⁰⁷ Hasni, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar sur www.limag.refer.org/new/index.php?inc=texte&action consulté le 11/04/2015.

¹⁰⁸ Ibid.

C'est ce genre de femmes que les intégristes persécutent et tue sans vergogne dans les années quatre-vingt-dix en Algérie.

Donc, à travers le viol de Dahbia d'abord et l'assassinat ensuite d'Amer par Mokrane, ce sont ces symboles qu'il a visée. C'est cela que Feraoun prophétise. Jacques Gleyze à ce propos : « *dans l'univers romanesque de Mouloud Feraoun, il y a un affrontement, parfois très dur, entre cette tradition et cette modernité, on y rencontre des haine et des passions* »¹⁰⁹.

C'est toute une décennie affrontement qu'elle aura connue l'Algérie entre les progressistes et les laïcs contre des intégristes fanatiques. Une décennie dite de « noire » au début des années quatre-vingt dix ou les extrémistes intégristes « violentent » tous ce qui ne sont pas musulmans, ce qui ne partage leur vision de l'islam et du mode de vie qu'ils préconisent. Leurs cibles privilégiées sont les laïques, les « féministes » hommes ou femmes et les chrétiens que Feraoun met en personne de Dahbia et Amer d'un côté et Mokrane d'un autre côté.

Enfin, ces « indigènes » scolarisée dès leur jeunes âges et ayant fréquentés les français dans la grande partie de leur vie dans les différentes institutions coloniale ou l'émigration déçoivent les autorités française soit en Algérie soit en métropole. Cette déception est du à leur échecs de faire de ces « indigènes » des « petits » français qui oublie leur langue, leur culture et pourquoi pas leur religion pour se targuer de réussir leur « mission civilisatrice ».

Mais bien le contraire qui se produit puisque ces « indigènes » deviennent les plus fervents défenseurs de leur peuple, de leur pays et ils restent les plus attachés à leur langue et à leur culture. Deux exemples existent dans la littérature qui démontre cette ferveur et cet attachement.

¹⁰⁹ Gleyze, Jaques, Mouloud Feraoun, Ed. Harmattan, Paris, 1990, P66.

Le premier est dans *Le Sommeil de juste* de Mouloud Mammeri :

«- Mais mon frère Arezki, qui a nié Dieu sur place, c'est un Aroumi.
-Non, dit Lounas, c'est un égaré. Un jour il reviendra et, tu vois, quand les égarés reviennent, ils sont plus purs que ceux qui ne sont jamais partis, parce qu'ils sont plus déchirés »¹¹⁰.

Le deuxième est celui de Fadhma qui dans le prologue de roman *Histoire de ma vie* parle de son exil physique et moral difficile mais elle a reste attaché à sa Kabylie. Elle déclare : « j'ai omis de dire que j'étais toujours restée « la Kabyle » : jamais, malgré les quarante ans j'ai passée en Tunisie, malgré mon instruction foncièrement française, jamais je n'ai pu me lier intimement ni avec des français ni avec des arabes. Je suis restée, toujours, l'éternelle exilée, celle qui, jamais, ne s'est sentie chez elle nulle part. »¹¹¹.

Donc ni l'exil ni la scolarisation ni la chrétienté n'ont eu raison de cet attachement des Kabyles à leur terre, à leur culture et à leur langue. Un poème de Slimane Azem montre cet attachement aux pays dans un pays étrangers : « l'Algérie mon beau pays, je t'aimerai jusqu'à la mort quel que soit mon triste sort ».

¹¹⁰ Mammeri, Mouloud, *Le Sommeil du juste*, Ed El Othmania, Alger, 2005, P51.

¹¹¹ At Mansour, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed Mahdi, Boghni, 2009, P195.

CONCLUSION

« *On ne naît pas femme, on le devient* »¹¹² disait Simone de Beauvoir, philosophe française du féminisme moderne, dans *le Deuxième Sexe*. Ceci est loin d'être le cas pour la femme en Algérie en générale et en Kabylie en particuliers.

En effet, la naissance d'une fille est vécue, par l'ensemble de la famille y compris les femmes ; si ce n'est plus chez elles, comme un drame. A ce propos Kateb Yacine dit : « *la fille, dès sa naissance, est accueillie sans joie* »¹¹³ contrairement à la naissance d'un garçon qui est accueilli avec joie et bonheur : « *la naissance d'un garçon dans la plupart des pays méditerranéens et spécialement en terre d'Islam est toujours saluée comme un bonheur [...] tandis qu'une abondance de filles frise le cataclysme* »¹¹⁴.

Donc la femme, dès sa tendre et innocence enfance, est infériorisée et minorée par rapport à l'homme. Une inégalité et une injustice à son égard qui se poursuit tout au long de sa vie. De plus, les femmes vivent dans une situation socio-économique, à l'image de toute la Kabylie de l'époque. Aussi, les deux romanciers parlent de la Kabylie et sa condition humaine dans le contexte coloniale notamment la misère et la pauvreté dans laquelle les hommes et femmes vivent. C'est toute cette vie de misère des femmes que nos deux romanciers mettent en scène dans leurs romans respectives. Les deux romanciers témoignent avec objectivité, réalisme et précision et fidélité une période les plus difficiles qu'a connu la Kabylie.

Après la colonisation française de l'Algérie en 1830 et surtout la débâcle de la résistance en Kabylie en 1871, les autorités françaises adoptent une politique conciliante à l'égard des femmes. Cette politique d'influence a d'abord comme but d'adoucir les coutumes et us de la société kabyle, contraignante et brutal à leurs yeux, et aussi et surtout de libérer la femme du joug de la famille patriarcal.

¹¹²De Beauvoir, Simone, *Le Deuxième Sexe*, in Collin, François, *Féminisme, Les Théories*, Dictionnaire Universalis, 2014.

¹¹³ Kateb, Yacine, *la prophétesse* in Lacoste-Dujardin, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, ED Bouchène, Alger, 1990, P11.

¹¹⁴ Chèze, Marie-Hélène, *Mouloud Feraoun La voix et le silence*, Ed. Seuil, Paris, 1982, P13.

Ainsi, l'école, la justice, l'église sont mobilisés pour atteindre cet objectif en plus de l'émigration d'une partie de la jeunesse en France pour y travailler. Dans ce sens, Laure Bousquet-Lefèvre dit : « *la France [...] s'est efforcé par l'œuvre de ses tribunaux, puis de sa législation, d'apporter des adoucissements à la condition des femmes* »¹¹⁵.

Nous avons vu, dans notre étude, que les deux romanciers annoncent et prophétisent certaines prémices de cette entreprise d'influence dans la société kabyle avec le changement de certaines pratiques dans la vie quotidienne : de la simple manière de s'habiller jusqu'à avoir une certaine pensée et certaines attitudes étrangers à leur culture.

Ces changements créent dans la société kabyles des tensions, voire des conflits. Aussi, ces changements du simple abandon de la tenue vestimentaire jusqu'à l'apparition de décisions comme la scolarisation des filles qui restent, bien sûr, des évolutions, si ce n'est des révolutions tant les coutumes sont intraitables, sont des signes qui annoncent des changements plus profonds à l'avenir.

Aussi, ils mettent les signes de régressions en exergue : les coutumes et usages kabyles, ont cédés face à cette influence française comme la relation homme-femme et l'affaiblissement de l'une des rares institutions kabyle à savoir « *Tajmaat* ».

Enfin, ces changements n'ont pas « francisés » les personnages en question en vouant plus d'attachement à leur terre, leur langue et leur culture millénaire dans les conditions qui sont les siennes. Elles sont restées plus que jamais Algérien en générale et Kabyle en particulier avec du courage, de la résistance, de la persistance avec l'honneur et de la dignité et de la fierté à l'image de tous le peuple Kabyle. A ce sujet, Albert Camus dit : « *Et si l'on songe à ce qu'on sait du peuple Kabyle, sa fierté, la vie de ces villages farouchement indépendants, la constitution qu'ils se sont données (une des plus démocratique qu'ils soit) [...] l'amour de ce peuple pour la liberté est grand*

¹¹⁵ Bousquet-Lefèvre, Laure, *La Femme kabyle*, Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939, P24.

*[...] Ces hommes qui ont vécu dans les lois d'une démocratie plus totale que la nôtre »*¹¹⁶.

C'est avec cette certitude de grandeur et de dignité du peuple kabyle que Feraoun, comme un testament, dit : « *je peux mourir aujourd'hui, être fusillé demain [...] je sais que j'appartiens à un peuple digne qui est grand et restera grand* »¹¹⁷.

En somme, cette étude voulait démontrer cette influence des institutions coloniales sur les algériens en générale et Kabyle en particuliers et comment ces deux romans ont-ils rendu compte de celle-ci.

¹¹⁶ Camus, Albert, Présentation de *Misère de Kabylie*, Ed. Zirem, Bejaïa, 2005 (version électronique) P11-12.

¹¹⁷ Chèze, Marie-Hélène, *Mouloud Feraoun La voix et le silence*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982, P173.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

-AT MANSOUR-AMROUCHE, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Ed. Mahdi, Boghni, 2009.

-FERAOUN, Mouloud, *Les Chemins qui Montent*, Ed. Talantikit, Bejaia, 2013.

Romans cités :

-FERAOUN, Mouloud, *La terre et le Sang*, Ed. ENAG, Alger, 1998.

-MAMMERI, Mouloud, *Le Sommeil du juste*, Ed. El Othmania, Alger, 2005.
(Réédition).

Ouvrages théoriques :

-ACHOUR, Christiane et BEKKAT, Amina, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critique II*, Ed. Tell, Alger, 2002.

-BARTHES, Roland, *Le degré Zéro de l'écriture*, Ed. Le Seuil, Paris, 1953.

-BARTHES, Roland, *Littérature et Réalité*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982.

-BARTHES.R, KYSER W, BOOTH W.C., HAMON Ph, *Poétique du récit*, ED Le Seuil, Paris, 1977.

-BECKER, Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Ed. Nathan Université, Paris, 2000.

-LOURROUX, Guy, *Le Réalisme, éléments de critique et d'histoire et de poétique*, Ed. Belin, Paris, 2005.

Etudes littéraires :

-CHEZE, Marie-Hélène, *Mouloud Feraoun La voix et le silence*, Ed. Le Seuil, Paris, 1982.

-GLEYZE, Jaques, *Mouloud Feraoun*, Edition Harmattan, Paris, 1990.

-SOUKEHAL, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)-thématique-*, Ed. Publisud, Paris, 2003.

Ouvrages sociologiques :

- BOUSQUET-LEFEVRE, Laure, *La Femme Kabyle*, Ed. Librairie de recueil Sirey, Paris, 1939.

-BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, Précédé de trois études d'ethnologie Kabyle*, Ed, Le Seuil, Paris, 2000.

-GENEVOIS, Henri, *La Femme Kabyle, les travaux et les jours*, F.D.B, N° 103, Fort national, 1969.

-LACOSTE-DUJARDIN, Camille, *Des Mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Ed. Bouchène, Alger, 1990.

Essais :

-FERAOUN, Mouloud, *Jours de Kabylie*, A la claire fontaine, Ed. Talantikit, 2013. (Réédition).

- FERAOUN, Mouloud, *Lettre à ses Amis*, Ed. ENAG, Alger, 1998. (Réédition).

-FERAOUN, Mouloud, *Les Poèmes de Si Mohand*, ED Talantikit, Bejaia, 2013. (Réédition).

Articles :

-ACHOUR, Christiane, « Mouloud Feraoun, l'écriture émancipée du journal »
In : <http://max-marchand-mouloud-feraoun.fr/mouloud-feraoun-l-ecriture-emancipee-du-journal> consulté le 07/01/2015

- BENAOUA, Labdai, « *FERAOUN, Mouloud, une vie, une œuvre, un destin peintre par les mots* » In El Watan (quotidien algérien de l'information) du 17/03/2012.

-KELLE, Michelle, N°55-56 d'Algérie-littérature/action.

-ZAIDI, Ali, Fadhma-Taos : Telle mère telle fille ?, Revue : synergie Algérie N°7-2009.

-ALI-BENALI, Zineb, « Que reste-t-il du moi ? Pour une histoire des femmes au Maghreb. Éléments pour un perspectif « genre » » sur www.limag.com/Textes/Ali-Benali/HistoireFemmes consulté le 10/05/2015.

-HASNI, Sihem, cors de femme en dehors dans l'œuvre d'Assia Djebbar sur www.limag.refer.org/new/index.php?inc=texte&action consulté le 11/04/2015.

-CHAKER, Salem, civilisations, les principaux traits traditionnels, in encyclopédie Universalis 2014.

Dictionnaires :

-Dictionnaire des littératures sous la direction de Jacques Demougin, Ed Larousse, Paris, 1987.

-Dictionnaire Universalis 2014.

TABLE DES MATIERES

Introduction :	4
Présentation des auteurs :	
Mouloud Feraoun :	9
La bibliographie de Feraoun :	10
Fadhma At Mansour-Amrouche et sa bibliographie.....	13
Présentation des œuvres :	
Les Chemins qui montent et son résumé :.....	15
Histoire de ma vie et son résumé :	17
Chapitre I :	
Définition du réalisme de Larousse :	21
D'autres définitions du réalisme :	22
Les précurseurs de réalisme :	22
Le réalisme chez les deux auteurs :	23
Définition de l'espace :.....	27
Définition du temps :	27
Définitions du personnage :	28
La caractérisation du personnage :	29

Chapitre II :

Les portraits des personnages féminins :

- I) Les portraits physiques :30**
- II) Les portraits psychologiques et culturels :34**

La comparaison entre les mères et les filles :

- I) Les ressemblances :41**
- II) Les dissemblances :47**

Chapitre III :

- I) Les évolutions :52**
- II) Les régressions :58**
- III) Les répercussions de ces changements sur la femme et la société kabyles :**
 - I) Les répercussions sur la femme :62**
 - II) Les répercussions sur la société :64**

Conclusion :70

Bibliographie :74

Tables des matières :79